

# Le « Japon » dans les écrits des libres penseurs du XVIIIe siècle français

Bruno DUBOIS

Mots clés : Japon monde imaginaire auteurs libertins philosophie des Lumières

## Introduction

Une partie importante des textes relatifs au Japon publiés dans le courant du XVIIIe siècle par les philosophes et penseurs reposent pour la plupart sur une connaissance tirée en grande partie des travaux de Kaempfer et de l'influence qu'a eue son *Histoire du Japon*<sup>1</sup> qui fut publiée, résumée ou présentée dans nombre de textes relatifs au Japon durant le siècle des Lumières, constituant ainsi une référence incontournable. Pour ne citer que les meilleures éditions reprenant les travaux du savant allemand, notons celles de l'abbé Prévost durant la deuxième moitié du XVIIIe siècle<sup>2</sup>. Toutefois le présent article s'éloigne quelque peu des considérations philosophiques, religieuses et ethnologiques pour se consacrer uniquement aux textes littéraires dans lesquels il est question de cette région du Monde. Nous présentons en effet dans cet article des romans et des contes au contenu bien frivole dont certains sont d'ailleurs apparentés à ce qu'il est commun de qualifier de « conte oriental ». Rappelons que les traductions de textes littéraires originaires de l'Orient, en particulier *Les Mille et une nuits*, traduits par Galland firent connaître aux lettrés européens une littérature jusqu'alors demeurée inconnue<sup>3</sup> et eurent une influence notable sur la littérature de la fin du XVIIe siècle et

du début du XVIIIe siècle, notamment dans les *Lettres persanes* Montesquieu<sup>4</sup>, oeuvre littéraire imitée à de nombreuses reprises et modèle du roman épistolaire, genre florissant au XVIIIe siècle. Parmi la dizaine de textes que nous présentons dans notre étude, publiés durant le XVIIIe siècle philosophe, tombés dans un profond oubli, quelques-uns empruntent ce genre fort en vogue à l'époque. En dehors de leur rapport avec notre sujet de recherches relatif au Japon<sup>5</sup>, répertorier les différents écrits relatifs au Japon durant le XVIIIe siècle français en remontant jusqu'à leurs sources, l'un des intérêts des textes présentés dans cet article qui ont une connection, même parfois très tenue, avec notre sujet, tient au fait qu'ils ont bien souvent été publiés par des libres penseurs, des auteurs libertins dont certains d'entre eux ont subi l'opprobre des autorités royales et ecclésiastiques en raison de leurs publications et/ou de leur conduite considérée comme licencieuse. Derrière la faconde de certains textes légers se glissent des critiques et des réflexions contre le pouvoir, qu'il fut royal et religieux, et leurs représentants. Ils présentent également le Japon et les Japonais d'une manière fort originale, caricaturale, parfois farfelue, sinon grotesque, qui ne correspond en rien à la réalité du pays considéré. La question se pose tout d'abord de savoir quelles étaient les raisons qui ont poussé ces écrivains à évoquer « le Japon », ce *topos* qu'ils utilisent sans pour autant y attacher quelque importance.

Plusieurs réponses nous semblent en rapport avec ce choix. D'une part, quelques-uns de ces auteurs formulent des critiques contre les autorités politiques et religieuses de la France par des voies détournées en essayant de ne pas tomber sous la coupe de la censure et d'éviter également les dangereuses foudres de ces mêmes autorités. Cet emploi d'un « topos exotique » éloigné de leur propre monde, de façon à pouvoir mettre présenter des sujets délicats, critiques, et de glisser des scènes considérées

comme érotiques et indécentes pour l'époque, qu'il aurait été inconvenant de décrire dans un contexte français, leur laisse une certaine liberté d'écriture assez relative d'ailleurs. Comme il est possible de le comprendre à la lecture de ces textes, qui ne sont portant pas non plus des pamphlets politiques, les diatribes, les moqueries et les allusions sont nombreuses qui, formulées par exemple contre le Pape, le roi de France, l'Église catholique, les nobles et tout naturellement les jésuites, sont subrepticement glissées entre les lignes. Bref, il est question parfois de personnes et de sociétés frileuses qu'il était bien souvent impudent de critiquer, même légèrement, ou de vilenpider dans ses écrits, même d'une manière détournée, sous forme d'allusions ou de sous-entendus, sans risquer la bastonnade, comme Voltaire en fit les frais, ou bien encore un séjour dans les geôles de la Bastille ou du château de Vincennes. Crébillon fils, Chevrier, parmi d'autres victimes, ont payé du prix de leur liberté leurs critiques ou leurs allusions moqueuses. Il était plus prudent de choisir pour cadre une région lointaine. Ainsi donc, dans ces contes « légers », ce *topos* géographique « Japon » ne constitue rien de plus qu'en un cadre pratique ou un alibi judicieux qui pourrait être interchangeable avec une autre région de l'Orient... Les auteurs, motivés par différentes intentions, utilisent leurs maigres connaissances sur le sujet et recréent à leur guise un Japon imaginaire et fantaisiste en mêlant, comme cela était fréquent à l'époque dans les écrits libertins, à la fois exotisme, érotisme, ironie, ainsi que des critiques indirectes contre leurs « ennemis », potentiels, les religieux ou les nobles et l'Église.

L'autre raison de la « présence » du Japon, terre lointaine encore mal connue et mystérieuse, bien souvent évoquée mais ne servant que de cadre à une romance ou à un récit libertin sans aucune pertinence géographique, historique ou culturelle, peut s'expliquer également en raison de l'attrance

particulière que ce monde inconnu et un peu fantasmatique exerçait sur le public lettré, certes pas autant que la Chine que Voltaire encensait un peu légèrement. Il est évident en effet que dans ces quelques cas d'écriture, le Japon, simple prétexte littéraire et vague lieu imaginaire sans grande consistance, présenté avec fantaisie et une certaine féerie, est recréé ou inventé plus ou moins de toutes pièces sans aucun rapport avec la réalité. Il représentait par excellence pour les auteurs aussi un lieu « exotique » invitant à différents jeux littéraires et s'adaptait à la féerie du conte oriental. Si donc certains des textes que nous introduisons laissent percer des jugements à l'encontre des gens liés au pouvoir ou encore des religieux, notons toutefois que dans ces textes le pays du Soleil levant ne joue qu'un rôle mineur et leurs auteurs ne visent aucune prétention critique ni une connaissance historique ou culturelle. Ces textes ne constituent parfois que de légères parodies, des jeux de l'esprit, des divertissements, pourrait-on écrire, et le lieu géographique est juste vaguement évoqué. Il s'agit en effet de récits, de fables à la légèreté d'un papillon, dans lesquels affleure un léger érotisme pas toujours apprécié par les gardiens de la censure. Notons que les sous-entendus moqueurs et les allusions coquines ne sont pas rares, il est utile de lire parfois entre les lignes !

L'influence des écrits relatifs aux pays de l'Orient certes, l'intérêt pour l'exotisme qui permettait d'introduire une certaine licence, considérée comme orientale, donc moins pernicieuse, ont joué en faveur de ce choix. Il était jugé plus facile de trouver des excuses de l'inconduite des personnages en raison des « supposés » us et coutumes du pays servant de cadre à l'action :

*« Ces récits (des missionnaires) ainsi que les journaux et les ouvrages des libertins propagent également dans toute l'Europe une représentation de l'Extrême-Orient qu'il convient d'étudier de plus près. D'ailleurs peu d'ouvrages*

*peuvent offrir une vision panoramique sur les deux siècles et sur l'Europe. Si l'on connaît assez bien la Chine ou le Japon des philosophes, les études sur la littérature européenne ont surtout traité l'Extrême-Orient comme une variante mineure de l'Orient. »<sup>6</sup>*

Florence Boulerie, soulignant que la France n'avait point de contacts directs avec le Japon, même à l'époque où les missionnaires, portugais puis espagnols, pouvaient y entrer librement afin d'évangéliser, estime que « aussi le Japon est-il, pour les lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle, essentiellement une image tirée soit de mémoires historiques tout imprégnés de prosélytisme chrétien, soit de récits de voyage plus ou moins romancés voire affabulés. »<sup>7</sup> À travers la lecture des différents textes, romans, pièces de théâtre, contes, présentés dans cet article, il apparaît fort évident que les auteurs qui utilisent le Japon comme cadre géographique de leur roman, hormis l'auteur de la pièce de théâtre présentée dans la dernière partie de cette étude, n'ont vraiment pas cherché à représenter ce topos à partir de connaissances solides de cette région du Monde qui ne leur sert souvent que de motif littéraire, comme nous l'avons souligné. Il ne s'agit que d'un prétexte pour insuffler de l'exotisme dans leur texte et créer un cadre dans lequel féerie, imaginaire et sorcellerie puissent faire bon ménage et attirer le lecteur, un lieu métaphorique d'où se dégage un parfum exotique inconnu et chatoyant.

En raison de la similitude manifeste entre les textes de factures assez identiques, de thématiques récurrentes, de situations analogues et du contenu souvent fort alambiqué et illisible pour un lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle des écrits fantasques que nous introduisons, nous n'entrerons que succinctement dans les détails compliqués relatant les anecdotes farfelues, les histoires d'amour coquines entre les différents personnages, humains et

fées et, en quelques cas, les extravagantes apparitions féériques. Les nombreux points communs entre les textes entraîneraient des longues explications répétitives et en définitive inutiles. Le caractère “libertin”, humoristique et frondeur de leur contenu a, par contre, retenu notre attention.

## A -Le Japon dans les écrits des romanciers libertins

### 1- *L'Écumoire, ou Tanzai et Néardané, histoire japonaise*

Parmi les quelques auteurs de l'époque des Lumières qui ont emprunté « le Japon » comme topique littéraire, nous devons tout d'abord introduire l'un des meilleurs écrivains dans le genre libertin au XVIII<sup>e</sup> siècle, Claude Prosper Jolyot de Crébillon<sup>8</sup>, malencontreusement surnommé Crébillon fils, ce qui le place ainsi dans une position mineure, alors que les oeuvres de son père, elles, sont tombées dans le plus profond oubli, à la différence de son illustre descendant<sup>9</sup>. Ce dernier publia en 1734 un conte licencieux très frivole, *L'Écumoire ou Tanzai et Néardané, Histoire japonaise*<sup>10</sup>, qui rencontra un énorme succès<sup>11</sup> mais valut également à son auteur quelques semaines d'emprisonnement entre les murs du fort de Vincennes. L'ouvrage, qui comporte des scènes légères, des allusions érotiques osées, fut considéré par les censeurs en tous genres comme une critique pleine d'allusions formulées à l'encontre de nobles éminents de la Cour, une satire « qui contient des obscénités et des traits contre le cardinal Rohan, la duchesse du Maine et la bulle Ugenitus »<sup>12</sup>. « Je n'ai point vu le conte du jeune Crébillon. On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé » écrivait Voltaire en 1734 à l'un de ses nombreux correspondants<sup>13</sup>. Il est d'ailleurs question de cet auteur à plusieurs reprises dans la correspondance du philosophe qui s'exprime avec emphatie à son sujet: « J'apprends avec beaucoup de plaisir

que M. de Crébillon est sorti du vilain séjour où on l'avait fourré [...] Si vous voyez le grand enfant de Crébillon, je vous en prie, Monsieur, de lui faire mille compliments pour moi, et de l'engager à m'écrire. »<sup>14</sup> Puis, dans une lettre datée de janvier 1735<sup>15</sup>, Voltaire fait part des impressions ressenties au sujet du roman qu'il a enfin eu la possibilité de lire :

*« L'histoire m'a fort réjoui dans ma solitude. Je ne connais rien de si fou que ce livre, et rien de si sot que d'avoir mis l'auteur à la Bastille. Dans quel siècle vivons-nous ? On brûlerait apparemment La Fontaine aujourd'hui. Il serait bien triste, d'être né dans ce vilain temps-ci s'il n'y avait pas encore des gens comme vous, qui pensent comme on pensait dans les beaux jours de Louis XIV. »*<sup>16</sup>

Le philosophe formule également une critique acerbe à l'encontre de la sévérité de la censure ainsi que la bêtise des autorités. « Sous le couvert d'une affabulation exotique et merveilleuse, l'érotisme des péripéties et l'évocation burlesques des fait politiques coïncident trop parfaitement avec le climat environnant pour ne pas plaire d'emblée. »<sup>17</sup> à lecture nous permet d'imaginer que des descriptions fort osées pour l'époque et des allusions pleines de sous-entendus aient pu soulever le courroux d'une censure contraignante et hypocrite et des esprits susceptibles. Par contre le Japon, lieu où était censé se dérouler l'action du conte, est réduit à un simple décor principalement évoqué dans la *Préface* de l'ouvrage tandis que la suite du récit se déroule dans des pays imaginaires. Le supposé auteur de l'ouvrage et le lieu d'édition de cet écrit sont eux-mêmes fictifs :

*« L'histoire littéraire de sa patrie [...] a prouvé que Kiloho-ée était seul l'Auteur de ce livre [...] Il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue japonoise, sur un manuscrit très vieux, et l'Auteur japonais l'avoit lui-même traduit de la langue des Chéchianiens [...] Le*

*Japonois, dans un endroit, avoue que sa Nation tenoit à l'honneur de descendre des Chéchianiens. »<sup>18</sup>*

Par bonheur, cet ouvrage a pu parvenir jusqu'en Europe grâce à « la curiosité d'un voyageur lettré ». En effet « Un Hollandois, homme d'esprit, le trouvant à Nankin, [...] ce livre lui tomba entre les mains. »<sup>19</sup> Ce négociant batave, resté quelque temps en Chine, avait soi disant eu le temps d'apprendre quelques notions de la langue chinoise. Dans ce récit qui s'apparente de par son contenu et sa forme à un conte, le fantastique et le féérique se manifestent à plusieurs reprises dans des effluves d'un léger érotisme. Ainsi par exemple, le prince Tanzai, amoureux de Néardané devenue son amante, doit affronter des maléfices lancés à son encontre par une sorcière malveillante. Surmontant les malheurs qui se sont abattus en peu de temps sur lui, et dans l'attente de la seconde nuit d'amour qui doit réunir les jeunes amants, il ressent en lui une sourde impatience :

*« Néardané, accablée d'une douce langueur, l'attendoit, et Tanzai pressé de se rendre heureux, ne la laissa pas attendre [...] Agitée des plus ardents transports, elle livra tous ses charmes à son Amant, qui, dans un plus grand désordre qu'elle-même, s'amusa moins à les considérer que la première fois. L'amour, dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler; à peine leurs soupirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzai en chercha de plus grands, tous deux enfin possédés d'une douce fureur, l'âme dans ce tumulte heureux qu'elle se plaît encore à augmenter, se livrèrent à leur ivresse. Les cris douloureux... »<sup>20</sup>*

Quelques scènes identiques se répètent ainsi, dans lesquelles les choses sont exprimées à l'aide de périphrases, mais néanmoins de manière assez



osée. Il faut certes savoir lire entre les lignes afin d'y discerner l'érotisme des descriptions et la salacité de certaines allusions qui pouvaient être plus facilement acceptables lorsqu'elles étaient glissées dans un contexte extra-européen, un non-lieu imaginaire ou encore dans un cadre exotique oriental. Évidemment les censeurs ni les lecteurs n'étaient dupes de ce stratagème dont les auteurs ont parfois subi les conséquences. « Crébillon se moque d'une société hypocrite et pudibonde. Aux habitudes, aux contraintes, il oppose une nature bonne et le goût du plaisir. Il fait sienne, comme le remarque Henri Coulet, la doctrine sensualiste, sans appartenir pour autant au parti philosophique »<sup>21</sup> ce qui le distingue de Voltaire. Signalons que les romans de Crébillon<sup>22</sup> servirent de modèle à d'autres auteurs qui se sont inspirés de son procédé d'écriture et de ses thèmes pour écrire des romans ou des contes en prenant leur inspiration à des sources analogues et en situant le cadre de leurs romans dans des lieux plus ou moins identiques. Son influence fut importante chez les écrivains du XVIIIe siècle et se fait également ressentir dans quelques-uns des ouvrages que nous présentons dans la suite de notre étude.

## 2- *Candide* de Voltaire

Dans son conte philosophique *Candide*<sup>23</sup> (1759), qui est évidemment le texte le plus connu de tous ceux présentés dans cette étude, Voltaire fait également une brève allusion à l'*éfumi*<sup>24</sup>. Caricaturant un peu méchamment les Hollandais, il laisse supposer avec un grain de perfidie que ceux-ci se soumettraient à cette pratique: « J'ai marché sur le crucifix dans quatre voyages au Japon. »<sup>25</sup> Toutefois il ne s'agit rien de plus que d'une facétie, l'auteur ne prêtant pas foi aux accusations mensongères propagées par des auteurs mal intentionnés envers les Hollandais en butte à l'inimitié des méchants et des jaloux. Rappelons que Voltaire s'était permis aussi

quelques mots d'esprit railleurs dans un chapitre de son *Dictionnaire philosophique* consacré aux péripéties de François Xavier se rendant au Japon, et notamment au sujet de l'évangélisation qu'il y accomplit présentée comme une activité « miraculeuse », en raison de sa facilité à pouvoir parler japonais et des conversions présentées comme rapides<sup>26</sup>. Par ailleurs, dans *Les Voyages de Gulliver*<sup>27</sup>, Jonathan Swift, s'inspirant de Kaempfer, introduit lors de l'arrivée de son héros au Japon une scène dans laquelle un soldat hollandais veut lui imposer de force le piétinement d'une image religieuse (*éfumi*)<sup>28</sup>. Heureusement pour Gulliver, le diabolique soldat est réprimandé par un de ses supérieurs!

### 3- Grigri de Louis de Cahuzac

Dans la « Préface de Didaquehadeczuca, Que l'on trouve à la tête de sa Traduction Portugaise », de son roman intitulé *Grigri*<sup>29</sup>, dont le titre niais et quelque peu péjoratif annonce déjà le ton humoristique et impertinent, Louis de Cahuzac<sup>30</sup> introduit tout d'abord un premier personnage, ce Didaquehadeczuca donc, qui se targue d'avoir accompli la traduction d'un texte japonais en langue portugaise. Cette méthode d'attribuer la paternité d'un texte à un auteur imaginaire constituait un artifice littéraire pratiqué dans les écrits des XVIIe et XVIIIe siècles. En dehors de l'effet désiré, la fausse découverte d'un texte mystérieux présenté comme inconnu, rédigé par un auteur anonyme, c'était également une manière de rejeter la responsabilité du contenu de l'écrit, qui pouvait être comprometteur, créer des ennuis à son auteur réel, sur un éventuel tiers fictif et de donner également une certaine nuance égnimagtique et exotique au texte quand par mesure de protection la nécessité s'en faisait sentir. Le supposé traducteur Didaquehadeczuca de ce conte<sup>31</sup>, au nom fantasque, nous fait part de ses sentiments personnels à l'égard de son propre travail :

*« J'ai la fureur d'écrire, le Ciel m'a refusé le don d'imaginer, je traduis ou je copie. Je sais quelle est la classe peu honorable dans laquelle je dois me ranger. Un Traducteur ? Quel triste ! Quel fade ! Quel plat personnage ! Dans ce siècle éclairé, où l'esprit créateur règne, où l'on rencontre à chaque pas un Génie. Un froid Copiste ne doit sans doute occuper que les derniers rangs. »*<sup>32</sup>

Il minimise son propre travail afin de pouvoir ensuite mieux le valoriser. Car en raison de ses efforts ne permet-il pas à un large public de pouvoir connaître des mondes jusqu'alors ignorés d'eux ?

*« Je puis cependant exiger du Public une espèce de reconnaissance, qu'il ne peut équitablement me refuser. Je porte dans ma Patrie des trésors renfermés dans une Région avec laquelle tout commerce semble lui être interdit pour jamais. Je traduis un Auteur aussi inconnu au Portugal que le Camouens l'est à Yendo et j'enrichis Lisbonne des richesses dont elle ne devoit pas espérer jouir, si la bizarrerie de mon sort ne m'avoit pas force, malgré la raison, et peut-être malgré moi, à devenir un Auteur à quelque prix que ce put être. »*<sup>33</sup>

Après avoir vanté lesdites qualités et insisté sur la véracité, évidemment factice, du texte qu'il a traduit, le narrateur explique que : « La littérature Japonnoise est d'ailleurs si fort ignorée en Europe, qu'on doit sans doute me tenir quelque compte de ce que j'ai la modestie de ne pas m'approprier un Ouvrage que personne n'aurait vraisemblablement pu me disputer »<sup>34</sup>. Seuls quelques courts passages, dispersés dans le corpus du texte, font allusion au Japon. Dès les premières pages, le personnage de Cahuzac exprime une appréciation fort positive au sujet de la capitale Edo (Tôkyô). Il y est en effet possible, affirme-t-il, d'y rencontrer de nombreux savants

spécialistes en différents domaines et d'y fréquenter en toute liberté les bibliothèques :

*« A Yendo et à Méaco toutes les bibliothèques m'ont été ouvertes. Il y a au Japon une foule de Grands Hommes, Historiens, Poètes, Géomètres, Physiciens. On compte dans la capitale jusqu'à dix génies dans chaque genre. Quel fond, quelle richesse, pour un fourbe ambitieux ! Que d'ouvrages sublimes qui seroient devenus les miens ! Il ne m'en aurait coûté que de les traduire, de les habiller à la mode de ma nation, de leur donner un air Portugais. Quelques jours de travail et un peu d'effronterie m'acqueroient à jamais le renom d'homme unique, d'esprit rare, de génie universel. »<sup>35</sup>*

Ledit traducteur, un homme ambitieux rempli d'orgueil devant le travail qu'il a accompli mais tout à la fois désireux de s'attirer l'estime de ses contemporains, réclame la reconnaissance du public car il présente, renchérit-il, un ouvrage venu d'« une région avec laquelle tout commerce semble lui être interdit à jamais »<sup>36</sup>. Il renchérit sur ses qualités et sur son honnêteté intellectuelle :

*« Je sacrifie à la bonne foi une gloire mal acquise, et ce n'est pas le danger d'être un jour découvert qui m'engage à cet effort de vertu. Je suis peut-être le seul homme en Portugal qui sache le Japonnois. Mon larcin auroit resté caché, j'en suis sûr, presque sûr. Il ne manquoit au sacrifice que je fais que la modestie de le taire, mais je n'en ai pas la force ; je ne suis pas assez vertueux pour ne pas désirer qu'on sache que je le suis. »<sup>37</sup>*

Le narrateur se vante également d'être un homme honnête, de ne pas avoir profité de sa connaissance des langues étrangères pour traduire des livres écrits par d'autres puis de se faire passer pour leur auteur. Derrière ces affirmations se cacherait-il une critique à l'encontre de nombre de ses

contemporains, à une époque où chacun copiait ou imitait impunément les autres auteurs et s'appropriait facilement le travail d'autrui sans la crainte de subir quelque punition ?

*« Je donne au Public un Ouvrage rare, qui fait au Japon les délices des femmes du bel air, et l'admiration des hommes aimables; j'avertis que ce n'est qu'une simple traduction. Je n'ai supprimé aucun des défauts de l'Auteur original, et je suis fort sûr de n'avoir embelli aucun des traits heureux que les Naturels du pays admirent dans son Ouvrage. Mon dessein a été d'écrire, parce que j'en avois une envie démesurée, et d'amuser ma Nation parce qu'elle ne cherche qu'à être amusée. »*<sup>38</sup>

Puis, dans une seconde « Préface, de l'Abbé de\*\*\*, Traducteur du Portugais en François », sont expliquées les conditions particulières dans lesquelles un supposé aumonier sur un navire hollandais entra en possession du manuscrit en question. Sur un navire qui flotte vers l'Europe, cet homme d'église qui semble d'ailleurs fort libertin aperçoit sur le pont une jeune femme éplorée par la mort du compagnon « accablé d'infirmités et d'années » qui voyageait avec elle. « L'excès de sa douleur cependant nous fit augurer qu'elle regrettoit quelque chose de plus cher qu'un mari »<sup>39</sup> écrit l'abbé. Toutefois l'attitude indélicate sinon effrontée dont l'impudent religieux dévergondé fait preuve à son égard n'est pas sans la choquer profondément. Puis, en définitive, les jours passant « sa vertu m'éclaira sur ma foiblesse, l'amour fit place à un sentiment plus raisonnable, et l'amitié me rendit dans son âme l'estime que mes folles prétentions m'avoient déjà fait perdre. »<sup>40</sup> Lors de la séparation, refusant les richesses que la femme lui proposait, le religieux accepta de sa main uniquement quelques manuscrits dont ce fameux *Grigri*. Il se proposa d'en donner la traduction en français, « si je m'aperçois que celui-ci ait le bonheur de plaire. »<sup>41</sup>

Examinons maintenant brièvement le contenu de ce conte oriental dans lequel il est question d'une île imaginaire où règnent un roi et une reine, choisis parmi les familles illustres du pays<sup>42</sup>. Cette île, « appelée par les fées du beau nom de Fortunée » avait appartenu à la fée Singulière qui, « à l'avènement à la Couronne de la belle Rose, avoit dicté toutes les lois que le Peuple, les prêtres et le grands avaient juré solennellement l'exécution »<sup>43</sup>. Le roman donne vie à un monde féérique, dominé par cette femme puissante, qui contrôle son monde. Ainsi, par exemple, « lorsque l'élection de la Reine étoit faite, elle arrivoit sur un Char trainé par douze Papillons de mille couleurs. Par le secours d'un Télescope merveilleux elle voyoit d'un coup d'oeil si la reine élue avoit toutes les qualités requises par les Loix. »<sup>44</sup> Signalons, parmi les règles qui régissent l'île, une qui stipule que les rois et reines restent sur le trône uniquement durant quelques années, le roi doit aimer sa femme d'un véritable amour, cette dernière ressentant envers son époux « une tendresse sincère ». Il est recommandé à la reine de posséder en plus quelques qualités : elle doit être belle, avoir de l'esprit, des grâces, de l'enjouement et ne doit avoir jamais aimé auparavant. Toutes ces conditions vont évidemment à l'encontre de ce qu'étaient les mœurs de la royauté française à l'époque où fut publié l'ouvrage. À la différence des époux royaux, les femmes séjournant à la cour ont, elles, des mœurs plus libres :

*« Les Filles de qualité étaient élevées dans la plus raffinée coquetterie. [...] cet avantage y était poussé au point qu'on trouvoit des femmes, et en grand nombre, qui avoient eu la gloire de traîner à la suite de leurs charmes jusqu'à vingt jeunes seigneurs vifs, sémillans, et presque aussi empressés qu'ils auroient pu l'être, s'ils avoient éprouvé une véritable passion. Sans que l'amour eut jamais effleuré leur âme, elles avoient joui de tous les avantages, elles s'étoient enivrées de ses plaisirs, elles croyoient le connoître comme le dieu tutélaire*

*de leur vie ; elles comptoient bientôt trente ans sans se les avouer ; et ils étoient cependant prouvé qu'elles n'avoient jamais aimé qu'elles-mêmes. »*<sup>45</sup>

Le récit, qu'il serait impossible de résumer en quelques phrases, met ensuite en scène plusieurs personnages qui s'aiment, se détestent, se jalousent, sont à la fois victimes de la médisance de leur entourage et doivent également subir les caprices de la reine. Tout un petit monde qui n'est pas évidemment sans évoquer celui des nobles qui gesticulent et se pavanent dans les salons de la cour de Versailles, théâtre d'une certaine futilité, monde d'ailleurs bien souvent objet des critiques des auteurs libertins qui y avaient aussi leur entrée :

*« Les hommes de la Cour naissoient presque tous petits-mâtres. L'éducation cultivoit merveilleusement ce rare talent, ils le possédoient dans la plus haute perfection; dès l'âge le plus tendre, ils connoissoient, ne désiroient, ne cherchoient que l'écorce du plaisir. Dans l'île entière on auroit trouvé à peine de ces engagements solides formés par le rapport d'humeurs, et soutenus par l'estime mutuelle. Cela n'empêchoit pas que tout le monde ne fut arrangé. On se plaçoit suivant les circonstances: les jeunes gens passaient leur vie à lorgner, à médire, à se brouiller, à se revoir, à jouer le bonheur. Ils courroient, chantoient, interrogeoient, embrassoient, faisoient la gargouillade, disoient une plaisanterie, en rioient les premiers, repousoient un trait par un jeu de mots, tout cela dans le même temps, sans réfléchir et sans conséquence ! »*<sup>46</sup>

L'auteur décrit allégoriquement le monde inconsistant d'une cour frivole. Les fées<sup>47</sup>, dotées de sentiments humains, créatures turbulentes qui entourent et s'imminent dans les relations des jeunes gens préoccupés avec leurs histoires d'amour compliquées, révèlent elles aussi leurs

sentiments intimes. Le lecteur apporte quelques précisions au sujet de leurs sentiments et de leur conduite :

*« Tout le monde ne connoît pas les fées; leur ton, leur façon de faire l'amour, la manière dont elles daignent exprimer leurs passions, ont un caractère si extraordinaire, qu'un tableau bien ressemblant seroit peut-être regardé comme un écart d'imagination: si je m'engageois à le peindre, le Public, malgré sa sagacité penseroit que je me perds dans les nues, tandis que je ne ferois que copier une nature, à la vérité très singulière, mais qui malgré les bizarreries ne laissent pourtant pas d'être. »<sup>48</sup>*

Grigri évolue dans ce monde délétère, insouciant et vague. Mais s'il est physiquement doté d'une physionomie attrayante, il a également des défauts qui l'empêchent de réussir à la Cour. En effet, jeune, âgé de seulement dix-sept ans, il est d'un caractère réservé et timide : « Il avoit passé sa vie à s'instruire, et avoit la faiblesse de croire qu'il savoit peu, sa conversation étoit aisée, légère, badine, mais jamais libre. Il agissoit sur les principes, il connoissoit les convenances, osoit excuser les fautes des autres, et n'avoit point honte de réparer les siennes [...] Grigri avoit tous les ridicules ensemble, il étoit raisonnable. »<sup>49</sup> Il est difficile pour un esprit sérieux de prendre ses aises lorsque l'on est entouré de personnes attrayantes aux moeurs légères qui s'amuse à le troubler :

*« Grigri, qui pour la première fois de sa vie se voyoit seul vis-à-vis d'une femme, partagé entre la curiosité, la modestie et le plaisir, étoit embarrassé, rougissoit, détournoit les yeux, mais ils s'échappoient malgré lui, ils parcouraient furtivement des appas qu'on feignoit de cacher d'une main pour exciter la curiosité, et qu'on découvroit de l'autre pour la satisfaire. Amarante suivoit de l'œil les impressions que ce tableau faisoit sur Grigri. [...] On étoit mille trésors, en se hâtant de les couvrir, et tout cela se faisoit*



*légèrement, sans affectation, et avec la plus belle main du monde. Cependant, les regards de Grigri s'animoient, son visage étoit couvert d'une rougeur extrême. »*<sup>50</sup>

L'auteur dépeint des scènes de séduction n'ayant aucun rapport avec les coutumes traditionnelles japonaises. Des scènes badines teintées d'érotisme mettent en scène le jeune homme fort intimidé de se retrouver seul en face d'une femme pleine de charmes et fort attirante :

*« Amarante, en connaisseuse, jugeoit sa situation, Son embarras, son trouble, étoient autant de triomphes pour ses charmes ; la vanité, le plaisir étoient des Idoles chéries, à qui elle comptoit de sacrifier bientôt l'innocence et la liberté du jeune Grigri. [...] Elle lut dans les yeux de Grigri toute l'impression qu'elle venoit de faire sur lui. Elle lui tendit la main avec bonté, il la prit et la baisa avec transport. »*<sup>51</sup>

En définitive, ce conte soit disant « japonais » développe une fiction galante fort complexe pour ne pas dire embrouillée dans laquelle se croisent et se côtoient humains et fées, chacun épuisant son énergie à la recherche d'un bonheur éphémère. Le fil fort alambiqué du roman se révèle d'une lecture fastidieuse pour le lecteur moderne pressé en raison des digressions, des coqs-à-l'âne, des moqueries qu'y glisse le facétieux auteur qui semble avoir totalement oublié de prime abord le Japon, dont il était pourtant question dans les deux préfaces. Ce lieu, en définitive, se trouve réduit en un élément de décoration !

#### **4- *Ma-Gakou, Histoire japonnoise*, de François Antoine Chevrier**

Auteur d'écrits licencieux, mais également rédacteur de gazettes spécialisées dans les scandales et les ragots, François Antoine Chevrier<sup>52</sup>, a

mené une carrière fort brève mais tout à la fois mouvementée, particulièrement en raison de ses écrits qui n'étaient pas appréciés de certains de ses lecteurs qui y étaient critiqués. Libelliste pamphlétaire, il avait l'habitude de « mêler les faits authentiques et les inventions malignes, de révéler les turpitudes de son temps et les frasques des aristocrates »<sup>53</sup> dans ses publications. C'est l'une des raisons pour lesquelles il s'attira de nombreux ennemis en France parmi quelques-uns de ses contemporains haut-placés, gens de la cour et hommes politiques. Le ministre Choiseul ayant lancé une lettre de cachet contre lui, il fut obligé de quitter le pays afin d'éviter la prison et se réfugia alors à Bruxelles<sup>54</sup>. « La France était devenue pour ce libelliste impénitent un séjour dangereux. En effet, détesté à Nancy, suspect à Paris, surveillé par la police avec une sollicitude incommode, menacé à chaque instant d'être mis à la Bastille, non seulement pour ses propres libelles mais pour ceux qu'on lui attribuait. »<sup>55</sup> Pour la petite histoire ajoutons que la malchance voulut qu'il y mourût très jeune et d'une curieuse manière, suite en effet à une indigestion de fraises à la crème! Certaines personnes ont alors imaginé qu'il avait été empoisonné... en raison justement des nombreuses inimités qu'il s'était créées en raison de ses libelles. L'un de ses adversaires, Antoine Sébastien de Castres, porte sur lui un jugement fort sévère afin de démolir sa réputation :

*« Le plus inépuisable de tous les Faiseurs de Brochures. Personne n'a peut-être écrit plus que lui, et plus inutilement. Ses poèmes, des comédies, des poésies diverses, ses Observations, ses Histoires, ses Testaments politiques, ses Dialogues, ses Lettres, ses Romans, ses Nouvelles, ses Contes, ses Calendriers, ouvrages presque tous affectés de l'esprit de satire et du poison de la haine, peuvent être comparés à ces nuées d'insectes éphémères, qui piquent un moment et ne vivent qu'un jour. »*<sup>56</sup>

L'ouvrage qui nous concerne, *Ma-Gakou, Histoire japonnoise*<sup>57</sup>, débute par un avant-propos que l'auteur, avec une pointe d'ironie, juge « très nécessaire à ceux qui n'entendent pas la langue japonnoise »<sup>58</sup>. Chevrier introduit également le personnage principal de ce conte léger et fantaisiste, Ma-Gakou, dont le père, Ia-Kagou, « passoit pour le Citoyen le plus riche du Japon, et ce qui étonnera le plus honnête homme. Receveur des Douanes de l'Empire, il avoit acquis des biens immenses, et une réputation de probité, qu'on accorde rarement même à la vertu opulente. »<sup>59</sup> S'agirait-il ici d'une pique lancée contre certains puissants hommes politiques qui profitaient de leurs charges et de leurs relations afin de s'enrichir ? Dans un passage, comparant les pratiques de la justice en Europe et au Japon, l'auteur affirme, en commettant une erreur, peut-être volontaire, dans l'intention de critiquer les pratiques de son pays, que :

*« L'usage Asiatique est en cela bien différent de celui de l'Europe, toutes les Charges sont vénales dans le Japon, et avec de l'argent, le dernier des Citoyens peut espérer le premier rang, dans celui des trois États qu'il veut choisir ; sages Européens, que vos maximes sont différentes ! Le mérite fait tout chez vous, et l'argent que vous regardez comme la source des crimes, n'excite que votre indignation, « jusqu'à quand, illustres Japonnois, mes chers compatriotes, vendrez-vous les dignités de l'Empire? »<sup>60</sup>*

Il est concevable que cette assertion consiste en une critique contre la pratique de la justice en France sous l'Ancien Régime. Elle contredit en effet ce que les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment Montesquieu, qui tiraient leur savoir au sujet du Japon principalement de la lecture de Kaempfer, ont souvent écrit lorsqu'il était question de la justice au Japon. D'après le médecin allemand, la justice au Japon était identique pour les riches et les pauvres, il n'existait pas d'amendes mais uniquement des

punitions corporelles afin que les riches ne puissent facilement échapper à la punition en versant des arrhes. Engelbert Kaempfer<sup>61</sup> avait d'ailleurs donné une opinion dépréciative de la justice nippone qui lui semblait très sévère sinon cruelle, car expliquait-il, les punitions pécuniaires n'existant pas, la moindre faute était bien souvent punie par la mort du coupable, même s'il ne s'agissait que d'un petit méfait. Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois*, renchérit d'une plume acerbe dans le même sens et vitupéra sèchement contre ce qu'il qualifiait de « la férocité des lois japonaises »<sup>62</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, certes la justice était également fort sévère en France. Toutefois, les gens fortunés, les gens en place arrivaient bien souvent par quelque moyen financier à s'y soustraire d'une manière ou d'une autre, excepté dans les cas criminels graves ou encore s'ils critiquaient, dans des livres ou des libelles, le roi et les fondements de la religion chrétienne, comme il y eut plusieurs exemples. Les coupables étaient parfois embastillés par leur famille pour des problèmes de mœurs, le fameux marquis de Sade ou encore le comte de Mirabeau étant les exemples les plus connus.

Comme dans la plupart des écrits présentés dans cet article, l'auteur évoque dans ce roman léger un Japon imaginaire et fantasque, fruit de son imagination. Car bien évidemment, il importait aucunement aux auteurs d'écrire avec précision sur ce pays situé à l'autre bout du monde et de respecter les diverses connaissances qu'en avaient les lettrés occidentaux vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Tel n'était point leur enjeu. Et si à plusieurs reprises dans ce roman il est fait relation au Japon et aux Japonais, fort curieusement la plupart des scènes présentées se déroulent à Goa, tout comme si cette ville indienne était située dans l'archipel nippon où, selon les indications fantasques de l'auteur, l'ouvrage aurait été publié. Certes Goa, ville restée longtemps portugaise, ne fut pas sans rapport avec le Japon pour la raison

que durant le XVIe siècle et au début du XVIIe siècle, le siège épiscopal de l'église catholique des Indes, où étaient notamment formés les jésuites envoyés par la suite au Japon, y fut installé. Comme un court passage permet de le comprendre, le narrateur du roman, supposé être Japonais, explique que Ma-Gakou, le personnage principal du roman « fut élevé avec les soins qu'on doit à un jeune enfant destiné à remplir une des premières Places de l'Empire. »<sup>63</sup> Par ailleurs, élément indispensable dans un conte, le féérique est évidemment à l'oeuvre. La fée Chicorée, ainsi que quelques-unes de ses consœurs venues de « l'empire des fées savantes », font des apparitions répétées, entourées de Japonais armés chargés de leur protection. Leur sphère existentielle se situe en un monde supérieur car « les satellites de l'île des Fées Scavantes étoient composées de l'élite de tous les beaux esprits clandestins du Japon. »<sup>64</sup> Une des sujettes de la fée Chicorée, venue accueillir le voyageur Ma-Gakou « qui étoit de toutes les Académies du Japon, assomma le Voyageur des lieux communs de la vieille rhétorique. »<sup>65</sup>

Ma-Gakou, rencontrant la belle Famaga, « obtint seulement la permission de baiser la robe de son amante, faveur d'autant plus extraordinaire que dans le Japon, elle ne s'accorde qu'à ceux qui sont forcés de garder le silence pour avoir trop parlé. »<sup>66</sup> Nous retrouvons là encore quelques rares évocations farfelues au sujet du Japon, mais dans ce roman où des fées font leur apparition l'invention « magique » se rattache au conte, « le conte oriental », mis à la mode au XVIIIe siècle depuis la traduction des *Mille et une nuits* de Galland, le Japon n'est qu'une oeuvre de l'imagination de l'auteur. Le lecteur comprend vite qu'il s'agit d'un Japon fantasque et que l'auteur ne vise nullement à donner une idée précise au sujet de cette région qui lui semble tout aussi éloignée que le Monde des fées qu'il imagine. Dans une note en bas de page concernant les supposées croyances du pays, l'auteur

signale avec un certain humour que les Japonais croient que les animaux, et surtout les chevaux, qui ont une âme comme la nôtre, « citent les quatre vers suivant de la Phèdre de Racine traduite en Japonnois par un Interprète qui ne savoit pas la Langue François »<sup>67</sup>. Il est également question d'un « Français, que la soif de l'argent, bien moins que l'intérêt public, avoit attiré dans le Japon, fit une pacotille de tous les sifflets [...] et il s'associa avec quelques Auteurs modernes qui eurent la complaisance de prouver par leurs ouvrages, la nécessité de cet instrument, mais laissons les sifflets en Europe. »<sup>68</sup> L'auteur commet une réflexion au sujet de « l'étrange singularité des Japonnois » qui, selon un certain Pégadon moralisant, s'exclame qu'« on ne voit qu'abus et inconséquence dans leur conduite »<sup>69</sup>. Il dénonce la pratique suivant laquelle, en donnant une petite somme d'argent, il est possible de « rejeter un bon acteur, ou d'en applaudir un mauvais »<sup>70</sup>. Dans un passage, le narrateur, parlant de la beauté d'une sorcière, s'exclame : « L'envie de paraître jolie enlaidit des femmes dont la figure seroit supportable, si l'art ne la gâtoit point, je connais cent Japonnoises belles jusqu'à l'instant qu'elles ne prétendent pas l'être, et qui deviennent affreuses aussitôt qu'elles ont travaillé à s'embellir »<sup>71</sup>. S'exprimerait-il ici au sujet des « coquettes » qui s'agitent et batifolent dans les salons du château de Versailles ou autres palais, après avoir ironisé au sujet des auteurs modernes et de leurs sifflets ? Toute liberté est accordée à l'auteur qui laisse ainsi voguer son imagination<sup>72</sup>. Ainsi lors de la visite d'un palais, une surprise l'attend : « après avoir passé une galerie immense, le Voyageur arriva dans la grande salle du Palais, ses yeux éblouis d'un Spectacle brillant ». Des personnes « de qualité », que le voyageur prend par mégarde pour des esclaves, y évoluent dans de beaux atours. S'agirait-il encore dans ce passage d'une description puisant ses motifs dans la vie des nobles à Versailles, il serait peut-être téméraire de l'écrire, mais néanmoins la

carrière artistique et les lieux que fréquentait vraisemblablement l'écrivain nous permettent de le supposer. Dans une note, l'auteur de cette fable exprime une critique contre les Académies<sup>73</sup>.

### 5- *Gui Gui ou le Saucisson, histoire japonaise*<sup>74</sup>

Le roman, *Gui Gui ou le Saucisson, histoire japonaise* porte lui aussi dans son titre un nom pour le moins bizarre et ridicule, *Gui Gui*. Il s'agit du surnom du personnage principal, un jeune prince japonais, cette dérision laisse supposer le contenu plaisant et léger de l'ouvrage qui s'apparente à une facétie. Ici encore l'écrit, dont l'auteur reste inconnu même de nos jours, est présenté ici encore comme étant traduit d'une histoire japonaise. « Je ne rapporterai (sic) point ici le Contenu de la lettre que Tiudena remit à son grand Chambellan faute de l'avoir trouvé dans l'auteur (sic) que je traduis. »<sup>75</sup> Le procédé littéraire, qui consiste à faire croire à l'existence d'une supposée traduction, est encore ici utilisée ! L'utilisation de l'entité « Japon », ou encore celle d'un autre pays oriental, comme cadre géographique d'un roman, ne relevait bien souvent que d'une pratique littéraire, liée un certain goût pour l'orientalisme à la mode dans le courant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Les lieux dont il est question dans ce roman sont purement fictifs et le Japon y tient une place congrue, il est par contre question de la Perse et d'une région imaginaire, l'île de Kakaribaya.

Dès les premières pages du roman l'auteur narre tout d'abord les circonstances du mariage du père du héros de ce conte, Tiudena. Son père « Tumel, ledit roi du Japon étant mort, Tiudena son fils lui succéda<sup>76</sup> ». Encore célibataire, le nouveau roi, désireux d'éviter les inévitables rivalités familiales, décida alors de se marier le plus vite possible afin d'avoir un descendant susceptible de lui succéder dans l'avenir. Le récit expose les détails fantasques relatifs à la naissance et aux premiers jours de son fils

Gui Gui. Ainsi « la Reyne étoit devenue grosse huit jours après son arrivée, et étoit ensuite accouchée d'un fils plus beau que l'amour. »<sup>77</sup> La naissance du prince donna lieu à des festivités, « le Roy fit dresser des tables dans toutes les places de la capitale [...] il y fit joindre des fontaines de Vin qui couloient nuit et jour, ou tout le peuple pouvoit boire à discrétion »<sup>78</sup>. La liesse est collective :

*« Les Japonois étoient trop affectionnés à leur maître pour ne point faire paroître leur zèle dans une occupation pareille. En sorte que les grands du royaume se Ruinoient en fêtes et festins, la population mangeoit à Crever aux tables que le roy faisoit servir ; aussi on ne voyoit dans les Rues que des gens étendus ivres morts, ou suffoqués par les vapeurs des viandes dont ils avoient surchargé leurs Estomacs (sic), tandis que d'autres, plus sobres, et moins yvres faisoient retentir (sic) la Capitale du Japon de mille cris d'allégresse. »*<sup>79</sup>

L'auteur semble ignorer que les Japonais, à l'époque Edo, ne mangeaient pas ou prou de viande. Deux mois après la naissance tant attendue du futur souverain un triste évènement mit brutalement fin à l'allégresse générale : « Deux lunes s'étoient écoulées depuis la naissance du Prince »<sup>80</sup> avant que le drame n'éclate. En effet, comble de malheur, la nourrice, se penchant un matin sur le berceau, vit un petit monstre d'une espèce singulière. Ce « n'étoit plus ce visage beau comme le jour, mais celui d'un petit magot à cette différence près qu'il avoit sur le nez une petite trompe de la Longueur de deux pouces dont la forme n'avoit rien d'extraordinaire, mais qui eu égard à sa position mettoit en défaut les Lumières de la Nourrice. »<sup>81</sup> Une guenon assise dans un char traîné par six grenouilles volantes, avait mordu le nez du nourrisson entraînant l'horrible transformation de l'appendice nasal du prince. Le lecteur apprend ainsi les raisons pour lesquelles le héros du



roman est attribué d'un surnom fort désobligeant qui trouve son origine dans cette déplaisante difformité nasale: « La trompe [...] étoit parvenue au point qu'elle surpassoit en grosseur, et en Longueur les plus grands Saucissons de Bologne. Ce qui faisait qu'on nommoit alors Gui Gui le Prince Saucisson. »<sup>82</sup> La curieuse physionomie du prince, qui lui donne un aspect grotesque, donne une touche comique, facétieuse au récit.

Une fois que Gui-Gui, évidemment toujours attifé de son nez démesuré, fut devenu jeune homme, le roi Tieduna, son père, se préoccupa alors d'assurer la future descendance royale et l'avenir de son pays. Ainsi prit-il la décision d'envoyer des émissaires à travers le Monde afin de rechercher une future épouse à son fils. Par la suite le Prince du Japon, comme il est surnommé dans le roman, fut lui-même amené à se rendre en Perse, mais une Perse imaginée, où il a l'occasion d'assister à différents spectacles artistiques. Il y rencontra notamment une dame affublée du nom étrange de Grondnac, qui lui débite l'histoire scandaleuse de « personnes considérables ». De qui s'agit-il, il est malheureusement impossible au lecteur de le savoir ! Le narrateur du texte, comme pour couper court à toutes suppositions, explique que « l'auteur japonais, homme discret sans doute, n'a point jugé à propos d'informer la postérité des médisances qu'elle débita et en traducteur exact, je n'ay pas cru devoir y suppléer (sic) par d'autres de ma façon. »<sup>83</sup> Une manière de nous illusionner avec la présence d'un soi-disant auteur japonais et de laisser présager des médisances au sujet de certains personnages ! Une grande partie de l'histoire se déroule en Perse et autres pays imaginaires aux noms curieux. Le prince japonais y fait diverses rencontres, « les Courtisans qui avoient vu au Palais le Prince du Japon avoient annoncé son nez à leurs amis, et à leurs Connoissances, comme un phénomène des plus rares ; En sorte qu'il n'y avoit ny petits ny grands qui n'eussent envie de voir une Chose aussi singulière [...] Il fut suivi par une nombreuse sui (sic)

de gens de tout Etat, de toutte (sic) Condition [...] »<sup>84</sup>. Plusieurs scènes le mettent en présence de jeunes et jolies nymphes. Le récit prend parfois une tournure féérique, une fée, puis une déesse, apparaissent auprès du héros. Quelques thèmes identiques à ceux de l'ouvrage précédent se retrouvent également dans cet écrit. Le conte, dont la lecture, il faut l'avouer, se révèle assez fastidieuse pour un lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle peu habitué à tant de redondances, de coqs à l'âne, nous narre alors les aventures amoureuses du Prince et les moyens mis à l'oeuvre par les fées qui entourent le héros. À la fin de l'ouvrage, le retour du prince au pays natal, à la grande joie de son père le roi, conclut de manière subite l'histoire. L'auteur aborde de temps à autre des sujets plus sérieux, tels que la politique, la religion et la liberté. Il est ainsi question de la liberté d'expression, l'un des problèmes cruciaux auxquels devaient faire face les écrivains critiques, lorsqu'il est question d'une guerre longue et coûteuse dans laquelle sont impliqués les Kakaribayens, chez qui le héros se trouve de passage :

*« Dans les deux cas cy dessus un Kakaribayen répondra qu'ils écriront des Libelles et composeront des comédies contre le Roy, et ses ministres, et qu'elles feront publiquement représentées sans qu'on puisse les en empêcher.*

*Il est vrai qu'on débite souvent des Libelles contre la Cour, et contre ceux qui sont dans le ministère ou qui occupent les premières Charges de l'État mais ils ont perdu depuis longtemps, le droit de mettre sur la scène des personages (sic) si respectables. »*<sup>85</sup>

Les passages consacrés au Japon se résument à peu de choses, excepté quelques réflexions au sujet de la pénible condition des femmes qui, cloîtrées à l'intérieur de leur maison, ne peuvent se montrer en public, ainsi que leur supposée coquetterie. L'auteur nous explique qu'elles sont notamment bien fâchées de ne pouvoir assister à l'arrivée d'envoyés du

gouvernement lors de leur arrivée dans la ville. En effet, les « loix du pays ne leur permit point de se montrer dans des occasions pareilles car les femmes aiment qu'on les voye »<sup>86</sup>, surtout quand elles sont belles :

*« Quelques esprits satiriques dirent dans ce temps-là que les Japonaises qui Logeoient à la Cour auroient Souhaitté (sic) avoir tous les jours de Pareilles allarmes (sic) [...] Qu'on se représente ici la Crainte, et la timidité naturelle au beau sexe, et plus encore à de pauvres recluses, ainsi que les Japonaises, qui ne savent que Coudre, et filer, toujours Enfermées sous la Chef, grilles comme des Criminels, soumises et Confiées à la garde de ces barbares Esclaves que l'avarice des hommes dégradent de leur État. »*<sup>87</sup>

Leur condition est présentée de manière misérable: « Tel est le sort des Japonaises : Ces pauvres créatures sont condamnées (sic) à passer leurs beaux jours dans une continuelle retraite, vis à vis d'un mary (sic) ou d'un maître absolu à la volonté desquels elles doivent être entièrement soumises. »<sup>88</sup> L'auteur avait-il eu connaissance du *Rapport* de François Caron<sup>89</sup>, publié à plusieurs reprises et inséré partiellement dans nombre d'écrits relatifs au Japon, et dans lequel le négociant hollandais faisait allusion à la condition des femmes japonaises enfermées dans leur maison, sous la surveillance de leur entourage et soumises à la volonté de leur époux qui avait droit de vie et de mort sur elle<sup>90</sup> ?

Un bref passage relate également la visite des Hollandais au palais du *shôgun*<sup>91</sup>, épisode récurrent dans les textes du XVIII<sup>e</sup> siècle relatifs au Japon : « L'auteur Japonois fait une Relation fort longue et fort circonstanciée de l'ordre, de la marche, et des Cérémonies qui furent faites, tant pour l'entrée de l'Ambassadeur que de tout ce qui s'en suivit ; mais comme on en lit tous les jours de pareilles dans les gazettes je ne traduiray point celle du Japonois. »<sup>92</sup> Doté d'une atroce difformité le héros parcoura le

Monde afin de trouver une épouse, ce qui l'éloigna bien loin du Japon, à une époque où il était impossible aux insulaires de s'éloigner des rives de leur pays. Durant son long périple qui l'entraîna en plusieurs endroits, Gui-Gui fit de nombreuses rencontres, connut des aventures et traversa des pays imaginaires que l'auteur se complut à décrire. En définitive, le Japon ici encore ne constitue qu'un prétexte, une construction de l'esprit, et pas plus d'ailleurs que la Perse dont il est également question, il ne présente une quelconque vraisemblance, excepté quelques allusions.

## 6 – *Mirima, impératrice du Japon*

Le Japon se trouve également à l'honneur dans un roman de Nicolas Fromaget, *Mirima, impératrice du Japon*<sup>93</sup>, publié en 1745. Dans un article publié en 1882<sup>94</sup>, Octave Uzanne signale que Nicolas Fromaget, qui avait une réputation d'auteur médiocre, a été remis à l'honneur et connut un certain succès à la fin du XIXe siècle lors de la nouvelle édition du *Cousin de Mahomet*, roman victime de la censure intransigeante qui, au milieu du XVIIIe siècle, surveillait de près les écrits licencieux ou critiques envers le roi et la religion catholique<sup>95</sup>. Ce roman a d'ailleurs retrouvé dernièrement un gain d'intérêt en raison d'une édition récente publiée en 2007 et réparant ainsi l'oubli dans lequel il était tombé<sup>96</sup>. « Cette fiction d'autobiographie d'aventurier a été récompensée de succès, certains érudits y croyaient encore au début du XXe siècle », signale un critique en soulignant l'excellence de la documentation, y compris du point de vue linguistique, de l'auteur<sup>97</sup>. Fromaget présente *Mirima, impératrice du Japon*, écrit qui porte un regard critique sur la société, de la manière suivante : « Ce sujet est tiré de la Relation de l'ambassade des Hollandais au Japon, édit. In-folio de 1680 [...] dans lequel cette histoire est beaucoup mieux détaillée, quoiqu'elle ne soit qu'un extrait de la grande, mais la partie romanesque est plus étendue. »<sup>98</sup>

L'auteur, dont nous n'avons pu consulter le texte, a donc tiré ses informations de la version française de l'ouvrage de Montanus, *Ambassades mémoriales de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*<sup>99</sup>, parue en 1680. Notons qu'un article paru dans le *Journal des Savants* de l'année 1687, présentait la Reine Mirima ainsi que de ses amours avec le général des armées de l'empereur *Cubô* :

« *Les amours de la Mioxindono Général des Armées de l'Empereur Cubo, et de la reine Mirima femme de ce prince, en font partie. Un fameux Bonze Moine du pays y joue un assez plaisant personnage. Il y conduit une histoire de galanterie entre son Neveu, jeune Bonze de bonne mine, et l'impératrice. Mais elle se termine par la mort tragique de ce jeune Bonze sacrifié presque aux pieds de l'empereur, au ressentiment d'un rival, et elle est suivie d'un soulèvement, dans lequel l'empereur est vaincu et tué par les rebelles, et l'impératrice mise à mort par un effet de colère du vainqueur.* »<sup>100</sup>

Ainsi, tout comme cela fut le cas pour le théâtre des jésuites concernant le Japon chrétien, les événements relatifs à l'histoire de ce pays ont-ils parfois été utilisés par des auteurs européens afin de mettre en scène des histoires galantes ou écrire des textes plus sérieux.

## 7- Mizirida, princesse de Firado

Considérant leur emploi répété, il semblerait que les titres nobiliaires aient plu aux auteurs qui ont brossé le portrait de « personnes élevées ». Le roman de Marmont de Hautchamp<sup>101</sup>, *Mizirida, princesse de Firado*<sup>102</sup>, est précédé d'une préface de l'auteur publiée intégralement dans une étude, le *Recueil de préfaces de romans du XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>103</sup>. Il s'agit malheureusement du seul document relatif à cet ouvrage que nous ayons pu retrouver. Dans sa longue préface l'auteur explique dans ses grandes lignes le contenu et l'intrigue

de son récit qui a pour fond l'histoire de l'évangélisation au Japon ainsi que le drame qui y mit fin, la révolte armée de Shimabara en 1637. Historiquement, il s'agit en fait d'une révolte de paysans, dont parmi eux nombre de chrétiens, en colère contre une augmentation des impôts et les brutalités commises par leur seigneur. Elle fut toutefois considérée par l'église catholique comme étant une révolte de chrétiens luttant pour la défense de leur foi contre les oppresseurs. Ceci servait indirectement ses intérêts et lui a permis de tresser des louanges à de courageux convertis, cités comme modèles du catholicisme. Marmont de Hautchamp considère que les massacres de Shimabara qui ont fait trente sept mille morts, et les conséquences qui s'ensuivirent, la fermeture du pays et l'interdiction de la religion chrétienne au Japon sont à mettre en relation avec l'orgueil des Portugais, cet orgueil étant l'une des raisons de l'inquiétude des autorités japonaises. Un incident, lors de la prise par Hideyoshi d'un navire portugais, le *San Felipe*<sup>104</sup>, et les paroles malheureuses soi-disant prononcées par le navigateur, aurait renseigné les autorités sur les visées colonisatrices des Portugais. Suivant certains historiens, tous ne sont pas d'accord à ce propos, il s'agirait d'un évènement majeur dans le processus de rejet des Européens par les Japonais<sup>105</sup>. Si le prénom de la princesse n'est certes point un prénom japonais, par contre Firado (Hirado) est un nom de port qui apparaît bien souvent dans les lettres des jésuites relatives à l'évangélisation dans le courant du XVIe siècle. Il en est souvent question également dans les documents des Européens concernant les relations commerciales car s'agit d'une ville portuaire de Kyūshū située au nord de Nagasaki qui fut pendant presque un siècle l'un des épacentres des échanges commerciaux avec les Européens, des navires portugais y encrèrent puis, lorsque les Ibériques catholiques furent chassés du Japon au début du XVIIe siècle, les navires des négociants hollandais de la VOC. Puis ceux-ci durent quitter ce port

fort bien situé et favorable à leur entreprise en 1639-1640<sup>106</sup>, lorsqu'ils furent obligés sur ordre des autorités shôgunales à venir s'installer à Deshima, à cette époque presque artificielle rattachée à la ville de Nagasaki et véritable prison pour leurs résidents. L'auteur explique que dans les aventures de cette princesse japonaise « qui va soutenir un rôle magnifique en Asie et en Europe, je dirai que je dois la considérer comme un prodige qui s'était conservé dans le sein de l'idôlatrie afin de nous donner un jour des leçons de Morale sur tous les évènements de la vie »<sup>107</sup>, « plusieurs traits qu'on y voit font sentir le pouvoir de la vraie Religion sur l'erreur. Les épisodes qui s'y rencontrent font triompher la vertu en punissant le vice. »<sup>108</sup> La conduite des missionnaires, également encensée, fait progresser les conversions: « Par leur modestie exemplaire, par l'assistance désintéressée qu'ils donnaient aux malades, par la pompe et la majesté du service divin, enfin par l'apparence de toutes leurs vertus de sorte que la Religion chrétienne fut embrassée dans plusieurs villes de l'empire du Japon et comme le signale par des personnes de toutes conditions et même des princes. »<sup>109</sup>

Nous n'ignorons point que dans leur entreprise d'évangélisation du Japon les jésuites étaient particulièrement intéressés à convertir en premier les élites du pays en espérant que leurs sujets imiteraient leurs maîtres en se convertissant eux aussi, de gré sinon de force, même si, surtout les premiers jésuites arrivés au Japon, étaient en principe opposés aux méthodes coercitives préférant laisser le libre-choix aux insulaires. Toutefois, le temps passant et le nombre de convertis ayant augmenté, et devant la menace que constituait à ses yeux le nombre de conversions et l'importance que prenait l'église catholique, tout particulièrement dans le sud de l'archipel, « le Christianisme reprenait ses racines, la propagation de la foi s'avavançait à grands pas »<sup>110</sup>, le pouvoir temporel, le *shôgun*, et le pouvoir spirituel,

certaines sectes bouddhistes, s'alarmèrent et les premières persécutions sporadiques débutèrent en 1685<sup>111</sup>. Il s'agit d'une des explications proposées pour expliquer la répression anti-catholique. Comme nous pouvons le constater, Marmont de Hauchamp fait preuve d'une connaissance des différents événements relatifs à cette période cruciale pour le christianisme et au sujet desquels de nombreux articles élogieux envers les chrétiens ont été publiés tant dans les rapports des jésuites que dans les compilations écrites à partir d'elles. La princesse en question, Mizirida, se résout à s'expatrier « pour fuir le culte des divinités dont elle connaît la fausseté. Le désir de devenir chrétienne lui fait abandonner, sans regret, ses plus chères inclinations et l'empêcher de réfléchir sur les périls où elle va s'exposer. »<sup>112</sup> Elle mènera par la suite une vie d'aventures qui la conduira à Goa puis à Lisbonne, périple durant lequel elle dût non seulement affronter les éléments mais également les hommes, tout en préservant la même constance face à l'adversité. Finalement, faisant à son habitude preuve de grandeur d'âme, elle épousa le « héros qui s'était rendu maître de son Coeur par ses vertus et sa persévérance »<sup>113</sup>, un grand prince de l'Orient. Le roman, brossant ainsi le portrait d'une femme croyante qui surmonte maintes difficultés avant de pouvoir accomplir son rêve, se présente donc comme l'édification d'un grand caractère chrétien.

## 8- Le conte du premier avril

Dans un court article *Le Journal étranger* annonce que « Monsieur Rabener<sup>114</sup>, célèbre poète satyrique (sic) d'Allemagne, vient de publier un ouvrage qui a beaucoup de succès dans sa nation. C'est *Le Conte du premier Avril*, qu'il feint d'avoir traduit du Hollandois en haut Allemand. »<sup>115</sup> Ce procédé littéraire plusieurs fois rencontré dans notre étude est encore ici mis à l'oeuvre. L'article explique que Gottlieb-Wilhem Rabener, « auteur



satirique allemand, [qui] a surtout attaqué les manies et les travers de son temps [...] les vices et les ridicules des classes bourgeoises »<sup>116</sup>. Le contenu de la pièce se résume ainsi :

*« Dans l'île puissante de Chiecock, il y eut autrefois un vieux roi, que sa piété et sa justice firent aimer des dieux et de ses sujets. Quoique d'anciennes chroniques l'appellent Camosamma, il est aujourd'hui constant que son vrai nom étoit Juocamosamma. Pour récompense de ses vertus, le ciel le combla de toutes les prospérités dont peut jouir un prince. [...] Ses ennemis n'osoient l'offenser, de crainte d'irriter contr'eux tous les princes ses alliés. La cour de Juocamosamma étoit composée de plusieurs ministres fidèles, et l'on n'y trouvoit pas un seul flatteur (sic). Comme son exemple inspiroit la sagesse à ses sujets, ce roi ne fit que peu de loix (sic). »*<sup>117</sup>

Il est possible de ressentir une critique de la monarchie française et de la Cour où nombre de flatteurs, à la recherche de compensations, passent leurs journées à flatter leur roi. Un auteur se permet cependant une opinion dépréciative contre le genre qui, suivant son opinion, critique à la fois tout et n'importe quoi : « Les compositions satiriques, les satires en vers, qui sous le despotisme asiatique s'exercent contre la chaleur, le froid, les inondations, les maladies, les usages de la vie domestique, genre du reste assez généralement déparé par des trivialités et des obscénités. »<sup>118</sup> Celles-ci étaient bien évidemment le moyen de rabaisser l'estime du roi et des puissants dans l'esprit de ses contemporains.

## 9- Diderot : *L'Oiseau blanc*

Parralèlement à ses nombreuses publications philosophiques et ses divers travaux, Diderot a également écrit durant ses moments perdus quelques ouvrages au caractère « licencieux ». Mais si son roman léger, *Les Bijoux*

*indiscrets*, connu au XVIII<sup>e</sup> siècle des amateurs de romans libertins qui lisaient des écrits licencieux<sup>119</sup> qu'ils s'étaient procurés sous le manteau, *L'Oiseau blanc*<sup>120</sup>, ouvrage composé à la même époque, c'est à dire vers 1748, et dans lequel apparaissent les mêmes personnages, est par contre passé inaperçu. Ceci est tient au fait qu'il fut en effet publié fort tardivement, la première édition de *L'Oiseau blanc* datant en effet de 1792. En cette période de grande perturbation les lecteurs éventuels avaient certes bien d'autres soucis en tête et le contenu ne correspondait plus aux goûts des lecteurs entrés dans une période de moralisation révolutionnaire. Comparé aux *Les Bijoux indiscrets*, précédemment cité, la licence est ici beaucoup plus discrète :

« Cette image de la volupté fit soupirer Lively : l'héritier de l'empire du Japon devait incessamment devenir son époux [...] Tandis qu'elle se consolait avec l'oiseau blanc, faute de mieux, l'empereur du Japon, à qui l'éclipse avait tourné la tête, faisait arracher la moustache à son gouverneur et ordonnait des perquisitions ; mais il était arrêté que de longtemps Génistan ne reparaitrait au Japon. »<sup>121</sup>

La fantaisie est également manifeste dans cette histoire frivole. Ainsi par exemple lorsque le narrateur affirme au cours du récit « Quant à mes affaires, j'ai des moyens aussi courts et plus honnêtes d'y pourvoir » se transforme en oiseau: « J'emprunterai, madame ; le Japon, avant que je ne devinsse oiseau, était rempli de gens admirables qui prêtaient à vingt-cinq pour cent par mois tout ce qu'on voulait. [...] Il partit à tire-d'aile pour le Japon, où il arriva en fort peu de temps, quoiqu'il y eut assez loin. »<sup>122</sup> Dans ce conte, à la grande joie de l'empereur, une fée fait également son apparition: « L'empereur japonais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité qu'il avait perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. »<sup>123</sup> Il lui propose

une invitation: « Madame, ajoutai-je tout de suite, venez embellir la cour du roi du Japon ; les plaisirs les plus délicats vous y attendent : vous y verrez la plus belle ménagerie; on vous y donnera des combats de taureaux. »<sup>124</sup> L'auteur imagine de folles réjouissances que ne connaissaient pas les Japonais et en définitive encore ici dans ce roman, le Pays du Soleil levant ne demeure un lieu « exotique » utilisé comme prétexte mais sans aucune réalité particulière. Tout naturellement, le grand-oeuvre de Diderot et de ses confrères, *L'Encyclopédie*, qui consacre de nombreux articles fort sérieux et bien documentés au Japon, remédie à ces manquements.

Nous avons présenté dans ce chapitre des romans, des contes, ayant rapport avec le Japon. Il nous semble avoir fait le tour de la question en ce qui concerne les oeuvres littéraire, excepté le théâtre dont il sera question dans le chapitre suivant. Même si le Japon et les Japonais ne tiennent parfois qu'une place fort concise et parfois extérieure au roman considéré, leur présence est manifeste et permet de juger de l'intérêt porté au monde nippon.

## La représentation du Japon dans le théâtre

### 1- Une « tragédie japonaise » : *Les Jammabos ou les moines japonais*

Durant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le « Japon » a également constitué une source de thèmes pour des pièces de théâtre, quoique il s'agisse principalement de pièces à thématique religieuse et éducative écrites et mises en scène par des jésuites. Dans cette partie nous nous intéresserons uniquement à un seul auteur, Fenouillot de Falbaire de Quincey<sup>125</sup> qui, s'il traite de questions religieuses, n'est point un membre de la Société de Jésus, ni encore moins un de leurs amis. Comme nous le pourrons le remarquer, il tire à "boulets rouges" sur l'ordre avec un certain

acharnement. Par ailleurs, il est manifeste que de tous les textes présentés dans cette étude, la tragédie dont il sera question est le seul écrit qui soit basé sur une certaine connaissance du Japon, en particulier de son histoire et ses religions. De Quincey a composé en 1779 une tragédie en cinq actes intitulée *Les Jammabos ou les moines japonais, Tragédie Dédiée aux mânes de Henri IV, et suivie de remarques historiques*<sup>126</sup>. Dans l'Épître, l'auteur écrit: « Voici la première fois, et j'ai cru que ceux de mes lecteurs à qui ce peuple est peu connu, seroient bien aisés de trouver dans des notes ce qu'il importe le plus de savoir sur la religion, son gouvernement, son caractère et ses moeurs. »<sup>127</sup> Soulignons que cet Épître, daté du vingt-six octobre 1778, est dédié « Aux mânes de Henri IV » assassiné à Paris par un fou qui aurait agi sous les ordres de quelques religieux fanatiques. Dans *Les Remarques* placées à la fin du livre, il est à nouveau question de sa mort violente en raison du fanatisme religieux. L'auteur s'adresse à ce roi bien aimé de son peuple, qui sut mettre fin aux guerres de religion qui sévissaient en France :

« Réveille dans tous les coeurs le souvenir du fanatisme des prêtres et des attentats des moines, permet que je te consacre un ouvrage fait contre les moines coupables et les prêtres fanatiques et cruels ! [...] O mon maître ! ô mon roi ! quel monstre est donc le fanatisme ? Quels coeurs ont donc les prêtres et les moines, puisque tes vertus ni tes bienfaits ne purent les désarmer ? »<sup>128</sup>

L'épître se termine toutefois sur une note plus optimiste : « Le règne de la superstition est passé, mais les plaies qu'elle fit à ton peuple ne sont pas toutes fermées. »<sup>129</sup> Cette tragédie, signalée de Quincey dans la *Préface*, est la première à mettre en scène des Japonais, affirmation erronée car déjà plusieurs pièces de théâtre, composées par des jésuites, les avaient déjà mis

en scène dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Assurant que « l'ordre des Jammabos existe encore aujourd'hui »<sup>130</sup>, l'auteur juge qu'il n'a ni exagéré ni calomnié le caractère des Bonzes dans ses descriptions : « Si l'on m'accuse d'exagération ou de calomnie, j'en appelle aux jésuites. Ils ont dès longtemps pris soin de répondre à mes critiques et de confondre les incrédules. »<sup>131</sup> Dans *Les Rapports* des jésuites au Japon envoyés à Rome, les bonzes étaient très souvent décrits d'une manière généralement fort négative, en particulier ceux qui vivaient dans les monastères. Il est vrai qu'à maintes reprises les jésuites furent également victimes des méfaits de certains bonzes violents. Les prêtres catholiques les accusaient de pratiquer notamment la sodomie, fait avéré dans le cas de certains d'entre eux, et d'avoir une conduite fort répréhensible, car se livrant à la boisson et recevant des femmes dans leurs monastères<sup>132</sup>. « Leurs missionnaires nous attestent qu'en général les prêtres et les religieux Japonais sont avarés, fourbes, ambitieux, inhumains, en un mot, les plus orgueilleux et les plus méchants de tous les hommes »<sup>133</sup>, écrit à leur propos de Quincey qui s'appuie sur les commentaires des jésuites à leur sujet afin de noircir leur portrait :

*« Ce qui doit mettre le comble à l'exécration que méritent les Bonzes, c'est que, non contents d'être eux-mêmes impitoyables, ils ont, selon le témoignage des jésuites, altéré le caractère des Japonais, naturellement bons et sensibles, et ils les ont rendus inhumains envers les malheureux. Les monstres vouloient recevoir tous les dons, toutes les aumônes. Dans cette vue, ils ont persuadé à leurs compatriotes que les malades, les pauvres, tous ceux, en un mot, qui sont dans la souffrance et le malheur, doivent inspirer moins la pitié que l'horreur et le mépris. »*<sup>134</sup>

Faisant allusion aux prêtres de la religion catholique, De Quincey assure dans un premier temps qu'on ne devrait pas présumer de l'existence d'un

quelconque rapport entre les « infâmes » moines japonais et les dignes représentants d'une « religion sainte ». Puis, ceci une fois posé, Fenouillot de Falbaire de Quincey considère toutefois qu'il lui est impossible de fermer les yeux sur certains défauts des prêtres catholiques, à savoir en particulier les jésuites accusés violemment de différentes infamies dans cette pièce au contenu fort agressif et, dirons-nous, expéditif : « Je suis contraint d'avouer que la corruption, l'ignorance et le fanatisme ont quelquefois mis entr'eux (sic) des traits de ressemblance. Mais mon ouvrage en sera plus utile. »<sup>135</sup> L'auteur suggère également que : « peut-être arrivera-t-il aussi que beaucoup de gens croiront voir dans cette pièce de fréquentes allusions à une société fameuse, dont la destruction vient d'occuper et de surprendre toute l'Europe. » Il estime toutefois « Je n'ai rien à dire sur les différentes idées que pourront avoir mes lecteurs. »<sup>136</sup> La *Préface* se conclut sur un propos plus violent dans lequel l'auteur fait des comparaisons entre la conduite des jésuites et celle des *Jammanbos* :

*« J'ajouterai encore ici que toute espèce de moines qu'on a pu ou qu'on ne pourra jamais comparer à mes Jammabos, méritent certainement d'être anéantie. Si comme tous les parlemens de France, tous les souverains de la chrétienté et le chef même de l'église semblent l'avoir décidé, les jésuites ont donné lieu à cet affreux parallèle, ils ne peuvent se plaindre de personne, et l'on ne doit s'étonner que d'une chose, c'est qu'ils aient existé si long-tems. »*<sup>137</sup>

Considérons maintenant la pièce dont la scène se situe « à Jedo, capitale du Japon, sur le bord de la mer, dans le palais de l'empereur »<sup>138</sup>. Les principaux personnages sont « l'empereur séculier du Japon », le *Taicô* (*le shôgun*), qui porte le nom de Okimas, ses deux fils et quelques *Jammanbos*, moines fourbes et conspirateurs. Agénie, Princesse du royaume de Corée, élevée à la cour de l'empereur du Japon, exprime sa peur devant la montée

en puissance des religieux rebelles<sup>139</sup> : « Les prêtres, je le vois, impriment la terreur / D'un règne qui, dit-on, va devenir le leur. / Sur l'esprit d'Okimas une secte insolente / A pris un ascendant qui répand l'épouvante. »<sup>140</sup> Les *Jammabos*, animés par de perverses intentions, veulent s'emparer du pouvoir, et manigancent<sup>141</sup> : « Le Japon rentrant sous l'empire des prêtres, Nous régnerons bientôt où régnoient nos ancêtres. »<sup>142</sup> Dans l'acte deux, scène quatre, le premier *Jammabos* expose à nouveau leurs néfastes projets, tandis que Murami, un bonze renégat, devenu lui aussi moine des montagnes, souhaite la mort du *shôgun*, Okimas, afin que les *Jammabos* puissent gouverner le pays à sa place : « Qu'il meure, mais plus tard, et quand pour nous servir / Il ne lui restera seulement qu'à mourir. [...] Le peuple obéissant et soumis à nos loix, / Ne verra plus qu'en nous ses véritables rois. »<sup>143</sup> La mort du *shôgun* laisserait le champ libre aux conspirateurs. Un air de révolte gronde. Uranka (le chef des *Jammabos*) donne un mot d'ordre à ses comparses et leur exprime son intention de réduire le peuple à sa merci. Un autre moine scélérat aspire lui aussi à ce que leur pouvoir s'étende et domine l'esprit des gens et tous les moyens lui semblent bons pour parvenir à ses fins : « L'univers appartient à qui peut l'acheter. Le crime, la vertu, les succès, la victoire / La haine, l'amitié, l'autorité, la gloire / Tout se vend, tout se paie, aux avarés humains. »<sup>144</sup> La pièce est suivie, selon les éditions, de *Remarques*, longues pages dans lesquelles de Quincey dénonce à nouveau l'ordre des bonzes de la montagne<sup>145</sup>, qui s'apparente d'ailleurs aux bonzes armés des sectes japonaises *Ikki*<sup>146</sup>, secte religieuse militarisée de l'époque de Oda Nobunaga, qu'il considère comme malveillante et nocive. Toutefois, les descriptions virulentes de l'auteur ne s'appliquent pas uniquement à ces moines du Japon car sous la critique de l'ordre religieux japonais, c'est avant tout des jésuites dont il est question, comme le répète l'auteur :

*« Les jésuites ne recevoient jamais parmi eux de sujets sortis d'un autre ordre religieux, et rien n'étoit plus sage que ce statut. Il prévenoit le danger d'ouvrir leur sein à des espions et à des traîtres, tels que le renégat Murami. Mais on ne croit point avoir par contre péché contre la vraisemblance théâtrale en supposant ici la politique des Jammabos un peu moins parfaite que celle des jésuites. »*<sup>147</sup>

Comme l'auteur l'explique longuement lui-même dans les *Remarques* très explicites, les diatribes endiablées de l'auteur constituent en réalité une critique violente envers les manigances supposées des religieux de la Société de Jésus, l'attaque est dirigée tout particulièrement contre eux, ces « ennemis » contre lesquels nombre d'écrivains acéraient leurs plumes notamment durant ce XVIII<sup>e</sup> siècle des Lumières. Fenouillot de Falbaire de Quincey, se reposant sur une documentation historique, écrit une farouche dénonciation de l'ordre de la Société de Jésus accusée d'avoir comploté contre la royauté en Angleterre, en 1602, donc déjà un siècle auparavant :

*« Il n'y a pas trente ans que les jésuites étoient nés, et ils intriguèrent déjà dans toute l'Europe. Tandis qu'en France ils attisoient le feu du fanatisme et servoient la ligue, ils cherchoient à plonger l'Angleterre dans les mêmes horreurs. Sous prétexte d'instruire et de consoler les catholiques de ce royaume, ils les excitoient à la révolte; et dès l'année 1581, trois de ces pères y furent exécutés comme criminels d'état. [...] Elisabeth, instruite de ces complots, rendit en 1602 un édit pour chasser de ses états tous les compagnons de Jésus. [...] Mais quelques mois après, la reine mourut, et les jésuites, qui étoient restés cachés en Angleterre, continuèrent à soulever les esprits contre le successeur d'Elisabeth. »*<sup>148</sup>



De Quincey profite de ses diatribes pour s'insurger également contre les autres ordres religieux catholiques qu'il considère tout aussi, sinon plus violent que les *Jammabos* : « Cette dureté d'âme et ce despotisme barbare se rencontrent aussi souvent parmi les moines Européens. Tout le monde a entendu parler de l'atrocité de leurs punitions, de ces cachots souterrains, de ces malheureux qu'on y enterroit vivant »<sup>149</sup>. Parlant de la violence de coups de bâton sur le dos des fidèles<sup>150</sup>, l'auteur fait référence sans le savoir aux exercices du bouddhisme *zazen*, mal interprétés par les Européens et imaginés comme de violentes punitions. L'auteur, ne se limite pas à donner quelques explications au sujet de sa pièce, des personnages et de ses interprétations, il présente également le Japon à ses lecteurs. Comme il l'indique lui-même, il tire principalement ses informations de l'ouvrage de Kaempfer<sup>151</sup>, publié partiellement et commenté dans l'*Histoire des Voyages*<sup>152</sup>. Il consacre une trentaine de pages à l'histoire religieuse et politique du pays, explicitant les différents cultes japonais et donnant un aperçu succinct du système politique et religieux du pays<sup>153</sup>. De Quincey, apôtre de la tolérance et ennemi des fanatiques, exprime son approbation de la liberté religieuse et encense l'ouvrage de Raynal, l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*<sup>154</sup>, qu'il considère comme un « ouvrage immortel et l'un de ceux qui feront le plus d'honneur à notre siècle »<sup>155</sup>. Il s'agit donc, comme le lecteur peut s'en rendre compte, d'une pièce portée par un souffle rempli de fureur et d'énergie. Dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France*<sup>156</sup>, à la date du dix décembre, un court paragraphe fait référence à cette pièce dont le nom de l'auteur restait alors encore inconnu :

« On parle beaucoup d'une brochure nouvelle, intitulée les Jammabos ou les moines Japonois. C'est une tragédie qui concerne la destruction des

*jésuites, mais regardée plus du côté de la politique que de la religion. L'ouvrage est en vers: on n'en peut parler encore que sur rapport. L'auteur en a fait parvenir à toutes les personnes en place des exemplaires magnifiquement reliés; ce qui annonce qu'il ne craint point d'être connu à un certain point : cependant on ne le nomme pas.* »<sup>157</sup>

Comme il est à nouveau possible de le constater, signer de son nom un écrit ou une pièce de théâtre constituait parfois un acte téméraire, quand bien même s'il s'agissait de critiquer les jésuites, ce qui était pourtant dans l'air du temps et alors que l'ordre avait pourtant été chassé de France. Cependant, le dix-sept décembre, l'un des auteurs de ces *Mémoires* publiées sous forme de Journal semble mieux renseigné et glisse une information au sujet du nom de l'auteur: « C'est à Monsieur Quincey, Fenouillot de Falbaire, baron de Kingé aujourd'hui, qu'on attribue *Les Jammabos ou les moines Japonois* »<sup>158</sup>. Le dix-huit décembre, l'auteur consacre plusieurs lignes au sujet de la pièce et de son auteur :

*« Il dédie l'ouvrage aux mânes de Henri IV, tournure adroite pour se concilier le trône en annonçant son but sous son vrai point de vue, celui d'attaquer la superstition, le fanatisme, et l'intolérance : du reste on voit que la destruction des jésuites est la grande catastrophe qu'il a voulu peindre dans ce tableau dramatique. Il a eu l'art d'y rassembler les traits principaux des horreurs reprochées à cet ordre fameux, consignés dans l'histoire, et de les faire servir de base, de noeud et d'intrigue à sa pièce.* »<sup>159</sup>

Si le sujet, les charges agressives contre les jésuites sont approuvés, par contre le style de l'auteur est légèrement critiqué :

*« Sans doute, on pouvoit y mettre plus d'art, y jeter plus d'intérêt et l'enrichir de moyens mieux combinés, de plus beaux développemens, mais son plan tel*

*qu'il soit, excite au moins la curiosité et elle se soutient jusqu'au bout. Il est fâcheux encore qu'une poésie brillante n'y réponde pas à la grandeur du sujet, elle est lâche, traînante, prosaïque et trop semblable à celle de l'honnête criminel pour pouvoir méconnoître la main de l'écrivain, sur lequel on n'a plus d'incertitude. Il y a cependant des vers de génie et qui se retiennent. »<sup>160</sup>*

Si la dénonciation des jésuites ne pouvait que ravir leurs ennemis il était cependant prudent de prendre des précautions lorsque l'on se permettait des critiques contre les membres de l'Église catholique et les représentants du pouvoir. À plusieurs reprises de Quincey, qui se livre à des attaques contre un certain abbé de Fontenai<sup>161</sup>, prend toutefois quelques précautions indispensables pour ne pas s'attirer l'hire du clergé :

*« Dans les notes qui suivent, l'auteur se met encore mieux à couvert des reproches d'irreligion ou d'irrévérances pour le clergé: il fait l'éloge de plusieurs prélats, et exalte leurs vertus, leur zèle, et leur patriotisme, il désigne non moins avantageusement nos ministres, dont il capte la bienveillance et mérite ainsi la protection. Monsieur Necker est surtout cité et divinisé.*

*Cet ouvrage estimable, auquel on ne peut reprocher que trop de violence, caractère distinctif d'une âme fortement émue des maux que les prêtres ont causé à l'humanité et très propre à leur mériter un rang parmi les philosophes du jour : il s'en montre le digne imitateur et l'enthousiaste. »<sup>162</sup>*

Malgré ces bonnes critiques l'auteur en définitive ne pourra faire représenter sa pièce, selon son profond désir, à la Comédie française :

*« Sa tragédie des Jammabos, ou les moine japoinois, publiée en 1778, fut recherchée parce qu'elle étoit proscrite, le sujet étoit une conspiration des poudres, semblables à celle d'Angleterre, la scène se passoit au Japon et c'étoit*

*les jésuites qui étoient dépeints sous le nom de Jammabos. La pièce n'a jamais été jouée, malgré les tentatives multiples faites par l'auteur depuis la révolution.* »<sup>163</sup>

Quincey critique notamment l'abbé de Fontenai qui, comparé au grand siècle de Louis XIV, parle de déchéance culturelle du siècle. A quoi l'auteur de la pièce répond que : « Il me semble que monsieur l'abbé se presse trop de pleurer sur nos ruines, et ce siècle me paroît point si digne de pitié. Il a produit les Montesquieu, les Voltaire, les Rousseau, il s'honore encore des Buffon, des Diderot, des d'Alembert, [...] et beaucoup d'écrivains estimables. »<sup>164</sup>

## C- Le Japon dans le théâtre de foire

### Une pièce : *La Princesse de Golconde*

Dans ce paragraphe, il sera question d'une unique pièce de théâtre de foire. Peu de pièces de théâtre font mention du Japon, en dehors de quelques-unes écrites par des jésuites s'attachant principalement à décrire de manière élogieuse le portrait de vaillants chrétiens qui, lors de la répression menée contre l'évangélisation du Japon, restent fidèles à leur foi chrétienne envers et contre tout<sup>165</sup>.

Lors des foires commerciales organisées chaque année dans plusieurs villes et bourgades de France, qui attiraient de nombreux curieux, il n'était pas rare que des spectacles y soient organisés et que des acteurs ambulants, montés sur des tréteaux, y jouassent des pièces de théâtre. Parmi les différentes petites pièces représentées lors de ces spectacles, le *Dictionnaire Dramatique*<sup>166</sup>, signale l'existence d'une courte comédie liée à ce théâtre de foire dans laquelle il est question du Japon. Il s'agit de *La Princesse de Golconde*, un opéra-comique en un acte<sup>167</sup>, écrit par un certain

Denis Carolet, auteur de nombreux opéras-comiques composés pour les spectacles de foire<sup>168</sup>. Cet opéra fut représenté à la foire Saint-Laurent, le 27 août 1737. Un amateur de théâtre note à son sujet « qu'il n'eut pas le même succès que les deux précédents opéras »<sup>169</sup> dont l'un portait le titre de *La Princesse de Chine*, ce qui souligne l'intérêt que portaient le public et les auteurs à ce qui était exotique donc étrange et curieux. Le thème de *La Princesse de Golconde*, fort simple et même banal, repose sur des quiproquos et des erreurs d'identité, pratique assez fréquente dans les pièces des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, notamment chez Molière. Dans cette comédie, « Le Prince du Japon et Pierrot son valet, ont été jettés (sic) par une tempête, aux pieds des murs du Jardin du Sérail de Golconde. Ils ont le bonheur d'y entrer [...] ils s'endorment. »<sup>170</sup> Le Prince y est venu afin d'épouser la princesse, mais en raison d'un échange indélicat de portrait envoyé avant la rencontre, c'est le coupable, le valet, à moitié-endormi près de son maître, qui est considéré par erreur comme étant le prince. Le malin Pierrot « entendant ce discours, conçoit le dessein de se faire passer pour le Prince, afin d'obtenir la main de la Princesse, et de la remettre à son maître. »<sup>171</sup> Mais au moment où l'hymen est sur le point d'être conclu, arrive un « nouveau Courier » (sic) du Japon qui apporte le portrait véridique. Le valet indélicat révèle alors sa turpitude, mais le roi, généreux, lui pardonne sa fourberie. Comme nous pouvons l'imaginer, et pour le bonheur du public, la pièce se conclut sur les noces du Prince et de la Princesse. Dans cette pièce, ici encore, le Japon n'a évidemment aucune réalité, l'identité des personnages étant le seul rapport avec le pays du Soleil levant. Il s'agit d'un léger amusement sans prétention avec beaucoup de bons sentiments, des situations qui prêtent à rire, le tout s'adressant à un public bon enfant. Par ailleurs, signalons l'existence d'une danse en cinq actes et en prose, intitulée *Montoni ou le château d'Udolphe*<sup>172</sup>, elle aussi

fait brièvement relation au Japon. Il y est question d'un vase précieux qui peut discerner la présence de poison à l'intérieur: « Éléonore: J'ai quelquefois entendu parler de ces coupes extraordinaires, on prétend même que les Empereurs du Japon se servent seuls de ces vases précieux ; mais je vous avoue que j'ajoute bien peu de foi à tous ces contes. »<sup>173</sup>

## Conclusion

Comme le lecteur a pu le constater, il est manifeste que parmi quelques-uns des textes présentés dans cette étude, le Japon avait une importance relative. Dans ces récits pour la plupart légers et libertins, des événements sont censés s'y dérouler mais en définitive le cadre ne constitue rien de plus qu'un décor, un lieu presque fictif inventé de toutes pièces par l'auteur afin d'y placer des situations galantes. Le « Japon », peu connu du public permettait de laisser voguer l'imagination et convenait fort bien comme *topos* pratique afin d'y situer toutes les inventions et les fantaisies possibles. Il s'agissait d'un exutoire facile et un moyen prudent laissant à l'auteur le loisir d'exprimer et de créer dans une relative liberté ce que la censure n'aurait point permis sans l'utilisation de quelques artifices permettant d'énoncer par des moyens détournés des vérités parfois désagréables à entendre pour les personnes et gens mis en question. Il est évident que bien souvent le récit aurait pu aussi bien se dérouler dans quelque autre région du monde. Pour Robert Grandroute, ce choix du Japon comme *topos* « n'est que l'extension géographique dans le cadre du roman du prince. Nous voilà entraînés en Extrême-Orient et plus précisément au Japon que la littérature exotique du XVIIIe siècle n'a que rarement évoqué. »<sup>174</sup> Ce qui n'est pas tout à fait exact, ayant relevé dans cette étude plusieurs exemples nous démontrant qu'il a été question du Japon à plusieurs occasions, même si cela fut cependant de manière fort elliptique et à la guise de l'auteur. Néanmoins le

choix de ce *topos* n'est pas non plus tout à fait innocent, car il renvoie à un imaginaire que berçaient les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, un monde mal connu où, en définitive, tout semblait possible.

Comme nous l'avons indiqué, nous avons choisi de présenter brièvement les ouvrages, car non seulement leur lecture est bien souvent fastidieuse pour un lecteur actuel vu la légèreté de certaines scènes qui se succèdent fébrilement, faisant intervenir des personnages de manière plutôt incongrue, et aussi parce que les situations, les interactions entre ces personnages humains et féériques ne se prêtent en aucune manière à la formulation d'un résumé succinct et clair. Nous retrouvons entre les textes de nombreuses ressemblances de situations, d'actions, de personnages. Comme nous avons pu le constater, la liberté, notamment celle d'écrire ce que l'on désirait, constituait l'un des vœux des auteurs :

*« Longtems la qualité d'homme de lettres, de philosophe, sans laquelle on ne peut à la Chine obtenir un emploi, a été en France un titre d'exclusion pour toutes les places. On avoit même poussé l'injustice jusqu'à ravir aux écrivains le droit sacré de la propriété, le droit de disposer à leur gré des productions de leur esprit, et de vendre librement leurs propres ouvrages. »*<sup>175</sup>

## NOTES :

- 1- Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon: composée en allemand par Engelbert Kaempfer, Docteur en médecine à Lemglow et traduite en français sur la version anglaise de Jean-Gaspar Scheuchzer, Membre de la société royale et du Collège des médecins à Londres. Ouvrage enrichi de quantité de figures dessinées d'après le naturel par l'auteur lui-même*. La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729 et 1731.
- 2- Prévost (d'Exiles), Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre [...]*. Tome 10 de la première édition, Livre II, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon », p. 479-688, Paris, Didot, 1752.

- 3- Cf. à ce sujet l'article de Perrin, « Le conte oriental », *Revue Féerie*, 2005.
- 4- Gaillard, Aurélie, « Montesquieu et le conte oriental, L'expérimentation du renversement », *Féeries*, [en ligne], 2005, p. 109-124, <http://feeries.revues.org/107>, consulté le 21 avril 2015.
- 5- Dubois, Bruno, *Réalité et imaginaire: le Japon vu par le XVIIIe siècle français*, Thèse de Doctorat, Université de Bourgogne, Dijon, nov. 2012.  
Cf.: <http://www.theses.fr/2012DijoL030>.
- 6- Mazouer, Charles, « Le Japon, motif littéraire », nov. 2006. (Programme du Colloque international L'Extrême-Orient, dans la culture des XVIIe et XVIIIe siècles) Mai 2008. Université de Montaigne-Bordeaux 3.
- 7- Boulerie, Florence, « *Civan, roi de Bungo*, de Madame Leprince de Beaumont, ou quand un Japonais sert de modèle aux princes chrétiens », *Acculturation dans les époques d'internationalisation, Kokusai Jidai no Ibunka Jyuyou*, Université de Kumamoto, 2007, Repository System, p. 3-17. Nous avons développé les différentes sources littéraires. Cf. Dubois, Bruno, « Réalité et imaginaire : le Japon vu par le XVIIIe siècle français », *Journal of Sapporo International University*, n. 39, March 2008, p. 219-253.
- 8- Claude Prosper Jolyot de Crébillon, (1707-1777). « *Censeur royal, il soutint constamment les jeunes écrivains. Dans ses romans et ses contes, il s'affirma un observateur passionné du libertinage, à la précision de moraliste. [...] On a cru Crébillon fils confiné dans un monde d'artifices, mais cet écran de légèreté dissimule une profonde connaissance du coeur.* » dans Sgard, Jean, *Crébillon fils, le libertin moraliste*, L'esprit des Lettres, Desjonquères, 2002, quatrième page de couverture.
- 9- « *Quand cesserons nous d'affubler Claude Prosper Jolyot de Crébillon (1707-1777) de cette éternelle et infantilisante épithète ? Car le grand homme de la famille, c'est lui, et pas son paternel académicien et tragédien qui n'a recherché que les pompes et le pompier avant de tomber à jamais dans les oubliettes de l'histoire.* » Guibert, Cécile, *Le monde des livres*, <http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/08>.
- 10- Crébillon, Claude Prosper Jolyot de, *L'Écumeiro, ou Tanzai et Néardané, histoire japonoise*, traduit du chinois, à Pékin, chez Lou-Chou-Chu-La, seul imprimeur de sa Majesté chinoise pour les langues étrangères, 1734 ; Paris, aux dépens du public, 1734 ; Londres MDCCXXXV, deux volumes, 1735.
- 11- « Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'Écumeiro de ce grand enfant. » Voltaire, « Lettre à M. de Formont », 26 janvier 1735, dans *Lettres choisies de Voltaire*, Paris, Garnier Frères, 1872.
- 12- Jolyot de Crébillon, Wikipedia, janv. 2014.
- 13- Voltaire, *Oeuvres complètes de Voltaire*, vol. 33, « Correspondance », Paris, Imprimerie A. Quentin, « Lettre à Monsieur le comte d'Argental, décembre 1734 », p. 460.
- 14- Voltaire, *Oeuvres complètes, op. cit.*, « Lettre à M. Berger », sans date, p. 461.
- 15- Voltaire fait allusion à cet ouvrage à plusieurs de ses correspondants: « Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'Écumeiro de ce grand enfant. » Voltaire,



- « Lettre à M. de Formont », 26 janvier 1735, dans *Lettres choisies de Voltaire*, Paris, Garnier Frères, 1872.
- 16- Voltaire, *Oeuvres complètes*, « Lettre à Monsieur le comte d'Argental », 4 janvier 1735, *op. cit.*, p. 472.
- 17- *Ibid.*, p. 203.
- 18- Crébillon, Claude Prosper Jolyot de, *L'Écumoire, ou Tanzai et Néardané, histoire japonaise*, *op. cit.*, « Préface », p. V-VJ.
- 19- *Ibid.*, p. VIIIJ.
- 20- Crébillon, Claude Prosper Jolyot de, *op. cit.*, tome second, p. 5-6.
- 21- Goulemot, Jean-Marie, *La littérature des Lumières*, Lettres Sup., Armand Colin, 2002, p. 95.
- 22- Claude Prosper Jolyot de Crébillon, « l'un des meilleurs prosateurs de son siècle », Jean Sgard dans *l'Esprit des Lettres*, Desjonquères, 2002, quatrième page de couverture.
- 23- Voltaire, *Candide*, édition Sylviane Léoni, Livre de Poche, 2012.
- 24- Action de fouler des pieds une représentation religieuse du Christ ou de la vierge Marie pour montrer que l'on n'est pas chrétien. Cf.
- 25- Voltaire, *Candide*, (1759), Folio, p. 149.
- 26- Cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique* (1764), « François Xavier » *Oeuvres complètes* de Voltaire sur le Net: (Édition Beuchot, Werdet et Lequiem fils, Paris 1829). <http://www.voltaire-integral.com/Html/19/japon.html>, janvier 2006.
- 27- Swift, Jonathan, *Les Voyages de Gulliver*, 1787.
- 28- Cf. à ce sujet : notre article, « Trois récurrences négatives relatives au Japon dans les écrits français du XVIIIe siècle : Les Hollandais et la pratique du *efumi*, la visite de l'ambassade hollandaise auprès du *shōgun* et les descriptions fantasques du *daïri* (l'empereur) » *Journal of Sapporo International University*, n. 45, mars 2014, p. 46-49.
- 29- Cahuzac, Louis de, *Grigri, histoire véritable, traduite du japonais en portugais par Didaque Hadeczuca, (anagramme de Cahuzac), compagnon d'un missionnaire à Yendo ; et du portugais en français, par l'abbé de \*\*\* Aumônier d'un vaisseau hollandais. Première partie. Dernière édition moins correcte que les premières*, A Nangazaki, de l'imprimerie de Kinporzenkru, feu imprimeur du très Auguste Cubo. L'an du monde 59749. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1745.
- 30- Louis de Cahuzac, (1706-1759) secrétaire des Commandemens de M. Le Prince de Clermont. Mort à Berlin en 1759.
- 31- *Ibid.* L'avis de l'éditeur signale que « Cette édition étoit la dernière ; ainsi les Libraires, quels qu'ils soient, sont les maîtres de la contre-faire. » p. iij.
- 32- *Ibid.*
- 33- *Ibid.*
- 34- *Ibid.*, p. Vj-Vij.
- 35- *Ibid.*, p. vij.
- 36- « Je puis cependant exiger du Public une espèce de reconnaissance, qu'il ne peut équitablement pas me refuser. » Cahuzac, Louis de, *Grigri, histoire*

- véritable*, Préface, *op. cit.*, p. vj.
- 37- *Ibid.*, p. vij.
- 38- *Ibid.*, p. viij.
- 39- *Ibid.*, p. 10.
- 40- *Ibid.*, p. xj.
- 41- *Ibid.*, p. x.
- 42- *Ibid.*, p. 4.
- 43- *Ibid.*, p. 8.
- 44- *Ibid.*, p. 9.
- 45- *Ibid.*, p. 5.
- 46- *Ibid.*, p. 9-10.
- 47- « *Tout le monde est bercé dès l'enfance des vastes pouvoir des Fées, mais on connoît aussi leur bizarrerie et leur inconséquence: leur puissance au surplus est subordonnée à celle du Destin plus absolu, beaucoup plus redoutable, et tout aussi injuste qu'elles. L'amour est à son tour plus puissant que ne le sont les Fées et le Destin, c'est une gradation établie.* » *Ibid.*, p. 45.
- 48- *Ibid.*, p. 114-115.
- 49- *Ibid.*, p. 20-21.
- 50- *Ibid.*, p. 25-26.
- 51- *Ibid.*, p. 29.
- 52- Né à Nancy en 1721 et mort en Hollande en 1762, où il avait trouvé refuge.
- 53- Les rapports de police de 1761-1762 le considèrent comme un espion, un frondeur, un auteur de libelles contre la France: « Il s'est meslé autrefois à Paris, sans en être chargé, de beaucoup d'intrigues relatives à la Politique et au Gouvernement. » (Rapport du 9 nov. 1761, Van Bever, p. 233). « Il était franc-maçon. » (Rapport du 29 juin 1762, Van Bever, p. 236-237) « *Anticlérical farouche, on imagine qu'il n'épargnera pas non plus le clergé, luxurieux, profiteur et corrompu. Il est féroce pour les actrices de théâtre et de l'opéra [...] ces milieux étaient proches de la prostitution et étaient aussi, pour les amateurs, un réservoir de conquêtes faciles qui se marchandaient auprès des mères maquerelles.* » Trousson, Raymond, *Romans libertins du XVIIIe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 741-750.
- 54- « Le genre de littérature qu'avait adoptée Chevrier, l'obligeait, dans l'intérêt de sa liberté ou même de ses épaules, à de fréquents déplacements », *op. cit.*, p. 22.
- 55- Alméras, Henri d', *La Chronique des livres : revue bi-mensuelle de bibliographie et d'histoire littéraire*, 5 année, n. 9-10, tome VIII, Paris, 10-25 octobre 1904, p. 25.
- 56- Sabatier de Castres, Antoine (1742-1817), *Les trois siècles de la littérature française, ou Tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis François I, jusqu'en 1773 ... par M. l'abbé S\*\*\*, de Castres*. De Hansy, Amsterdam 1774 (t.1), p. 303-304.
- 57- Chevrier, François Antoine, *Magakou, histoire japonnoise, traduite par l'auteur D. R. D. S. A Goa*, par exprès commandement de l'Empereur, 1752. Les

initiales signifient : l'auteur D [es] R [idicules] D [u] S [iècle], Goa [Paris, Mérigot], 1752, imprimé sur « permission tacite ».

58- *Ibid.*, p. 7.

59- *Ibid.*

60- *Ibid.*

61- Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon: composée en allemand par Engelbert Kaempfer, Docteur en médecine à Lemglow et traduite en français sur la version anglaise de Jean-Gaspar Scheuchzer, Membre de la société royale et du Collège des médecins à Londres*. La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729, tome troisième, p. 341.

62- Montesquieu, Charles Louis de Secondat, baron de la Brède, *L'Esprit des lois* (1748), *Oeuvres complètes*, tome 2, édition Roger Caillois, La Pléiade, 1951. Livre 6 : chap. 13 : « Impuissances des lois japonaises », p. 322-330.

63- *Ibid.*, p. 8.

64- *Ibid.*, p. 73.

65- *Ibid.*

66- *Ibid.*, p. 19.

67- *Ibid.*, p. 25.

68- *Ibid.*, p. 26-27.

69- *Ibid.*, p. 36.

70- *Ibid.*

71- *Ibid.*, p. 105.

72- « Zu-li-zo-pu-ka-ché, l'Auteur le plus célèbre du Japon, prétend dans le cent-vingtième volume de l'histoire des galanteries de l'Impératrice Si-Zagama qui mourut à quatorze ans. » *Ibid.*, p. 138.

73- « Ce qui croît en pleine terre en Italie, ne végète à Paris que par les secours réitérés d'une chaleur étrangère » *Ibid.*, p. 131.

74- Sans nom d'auteur, *Gui Gui ou le saucisson, Histoire japonoise*, À Kanton, 1000 700 502.

75- *Ibid.*, p. 22.

76- *Op. cit.*, p. 1.

77- *Ibid.*, p. 25.

78- *Ibid.*

79- *Ibid.*, p. 26.

80- *Ibid.*, p. 27.

81- *Ibid.*, p. 27.

82- *Ibid.*, p. 77.

83- *Ibid.*, p. 116.

84- *Ibid.*, p. 106.

85- *Ibid.*, p. 106.

86- *Ibid.*, p. 7.

87- *Ibid.*, p. 32-33. Signalons que l'orthographe et l'emploi des majuscules dans le texte laissent fort à désirer.

88- *Ibid.*, p. 8.

- 89- Caron, François, « Relation de l'Empire du Japon comprise dans les réponses que François Caron Président de la Compagnie Hollandoise en ce pais, fit au sieur Philippe Lucas Directeur Général des affaires de la même Compagnie des Indes Orientales [...], p. 1-33, dans Thévenot, Melchisédech, *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiées et qu'on a traduit ou tiré des Originaux des voyageurs François, Espagnols, Allemands, Portugais, Anglois, Hollandais, Persans, Arabes et autres Orientaux, données au public par les soins de Thévenot Melchisédech*. Trois volumes, Paris, Cramoisy, 1664.
- 90- Le jésuite Luis Frois, avait donné de la femme avant l'ère Edo une image plus valorisante, la présentant libre de ses mouvements. Entre temps les réglemens des Tokugawa avaient fixé à chacun un rôle social bien déterminé.
- 91- Cf. à ce sujet notre article : « Trois récurrences négatives relatives au Japon dans les écrits français du XVIIIe siècle : Les Hollandais et la pratique du *éjumi*, la visite de l'ambassade hollandaise auprès du *shôgun* et les descriptions fantasques du *daïri* (l'empereur) », *op. cit.*, p. 46-49.
- 92- Sans nom d'auteur, *Gui Gui ou le saucisson, Histoire japonoise*, *op. cit.*, p. 23.
- 93- Fromaget, Nicolas, *Mirima, impératrice du Japon*, La Haye (Paris) chez Neaulme, 1745.
- 94- Octave, Uzanne, « Notices sur la vie de Fromaget », *Le Livre*, revue du monde littéraire, n. 4. Paris, 1882.
- 95- Fromaget, Nicolas, *Le Cousin de Mahomet, ou la folie salutaire*, Amsterdam, 1742.
- 96- Fromaget, Nicolas, *Le Cousin de Mahomet*, *op. cit.*, Marseille, Anacharsis, 2007.
- 97- Dans la préface de la nouvelle édition Jacques Domenech « souligne tout ce qui annonce les *Candide* (Voltaire) et autre *Jacques le fataliste* (Diderot) : ces illustres successeurs ont bien injustement effacé leur illustre devancier, *Le Cousin de Mahomet !* » Prost, François, Arts-Livres, n. 49, juin 2013.
- 98- Fromaget, Nicolas, Uzanne, Octave, *Notice sur la vie de Fromaget*, n. 4.
- 99- Montanus, Arnold, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers les empereurs du Japon*, Amsterdam, chez Jacob de Meurs, 1680. A ce sujet, se reporter à notre thèse *Réalité et imaginaire : le Japon vu par le XVIIIe siècle français*, *op. cit.* ; *La réécriture du Japon au XVIIe siècle*, « Les Ambassades mémorables d'Arnold Montanus », p. 288-307.
- 100- *Le Journal des Savants*, Paris, 1687, p. 142.
- 101- Il existe peu de renseignements au sujet de cet auteur probablement décédé en 1759.
- 102- Marmont de Hautchamp, *Mizirida, princesse de Firando*, Paris, 1738-1743. (Deux volumes).
- 103- Angelet, Christian et Herman, Jan, *Recueil de préfaces de romans du XVIIIe siècle*, Publications Universitaires de Saint-Étienne et Presses Universitaires de Louvain, 1999, p. 193-194.
- 104- La cargaison du *San Felipe*, échoué en 1596 sur les côtes du Japon, fut saisie par les Japonais sur ordre de Hideyoshi. Le capitaine aurait alors menacé le

- tyran de la vengeance du roi d'Espagne, (le Portugal était alors sous domination espagnole).
- 105- Sansom, Georg, *Histoire du Japon*, Paris, Fayard, 1998. p. 730 ; Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, Paris, Horvath, 1990, p. 322 ; Toussaint, François, *Histoire du Japon*, Paris, Fayard, 1969, p. 255. Notre thèse, *Réalité et imaginaire : le Japon vu par le XVIIIe siècle français*, op. cit., p. 72 et suiv.
- 106- Voir à ce sujet le récit de François Caron dans Proust, Jacques et Marianne, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636). Ed. Chandeigne, 2003. (Traduction, introduction et notes de), p. 204-206.
- 107- Angelet, Christian et Herman, Jan, *Recueil de préfaces de romans du XVIIIe siècle*, op. cit., p. 194.
- 108- *Ibid.*, p. 193.
- 109- *Ibid.*
- 110- *Ibid.*
- 111- *Op. cit.*, p. 194.
- 112- *Ibid.*
- 113- *Ibid.*
- 114- Rabener, Gottlieb-Wilhem, (1714-1771). « Observateur sagace, il étudia les hommes et leurs travers et les peignit avec succès dans ses satires. » Grégoire, Louis, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Garnier, Frères, 1871.
- 115- Rabener, Gottlieb-Wilhem, *Journal étranger*, oct. 1755, p. 47-86. « Observateur sagace, il étudia les hommes et leurs travers et les peignit avec succès dans ses satires. » Grégoire, Louis, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Garnier, Frères, 1871.
- 116- *Le Journal étranger*, octobre 1755, p. 47. Nous remercions le professeur Denis Reynaud de nous avoir donné cet extrait de revue lors de notre soutenance de thèse.
- 117- *Ibid.*, p. 47.
- 118- *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, op. cit., p.1012.
- 119- Voir Delon, Michel, *Le Savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette littérature, 2004.
- 120- Diderot, Denis, *L'Oiseau blanc, Oeuvres complètes de Diderot, revues sur les éditions originales*, J. Assézat, Paris, Garnier Frères, 1875.
- 121- *Ibid.*, p. 388.
- 122- *Ibid.*, p. 396-397.
- 123- *Ibid.*, p. 398.
- 124- *Ibid.*, p. 402-403.
- 125- « Écrivain estimable, esprit éclairé, gagné aux idées nouvelles, a collaboré à l'Encyclopédie »  
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/falbaire-de-quincey-charles-georges-fenouillot-de/>  
 Guittou, Édouard, « Falbaire Charles Georges Fenouillot de (1727-1800) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 20 novembre 2014. Fenouillot, né à Salins, fut inspecteur des salines de Franche-Comté.
- 126- Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *Les Jammabos ou les Moines japonais*,

- Tragédie Dédiee aux manes de Henri IV, et suivie de remarques historiques*, s. n. éd., 1779. p. 1. Le terme exact en japonais est *yamabozu*, ce qui signifie prêtre (*bozu*) de la montagne (*yama*). Il s'agissait d'ermites vivant en solitaire dans des lieux montagneux retirés.
- 127- *Ibid.* Le titre est suivi des phrases suivantes : *Sint ut funt, aut non fint* / Et repondit terra, *non fint*.
- 128- *Ibid.*, vj-vij.
- 129- *Ibid.*, p. vij.
- 130- Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *op. cit.*, préface, p. 1.
- 131- *Ibid.*
- 132- Cf. notre article : « Le monde religieux japonais dans les textes français du XVIIIe siècle » *Journal of Sapporo International University*, n. 44, March 2013, p. 55-69.
- 133- Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *Les Jammabos ou les Moines japonais*, *op. cit.*, p. 1.
- 134- Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *Les Jammabos ou les Moines japonais*, *op. cit.*, p. 227. Cf. notre article : « Le monde religieux japonais dans les textes français du XVIIIe siècle » *Journal of Sapporo International University*, n. 44, March 2013, p. 55-69.
- 135- *Ibid.*, p. 2.
- 136- *Ibid.*
- 137- *Ibid.*, p. 3.
- 138- Non paginé.
- 139- Tout ceci est d'actualité...
- 140- Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *Les Jammabos ou les Moines japonais*, *op. cit.*, p. 23.
- 141- Acte premier, scène première, p. 5.
- 142- *Ibid.*, p. 5.
- 143- *Ibid.*, p. 35.
- 144- *Ibid.*, p. 37-38.
- 145- *Ibid.*, p. 142 : « Il est vraisemblable que le zèle fanatique qui anima d'abord ces moines guerriers fut vivement réprimé ou s'éteignit bientôt, car l'histoire ne parle que des pèlerinages qu'ils font et de la vie errante et austère qu'ils mènent. »
- 146- Sectes religieuses armées contre lesquelles Oda Nobunaga lutta farouchement puis écrasa avec sauvagerie.
- 147- *Ibid.*, p. 150.
- 148- *Ibid.*, p. 229.
- 149- *Ibid.*, p. 171.
- 150- *Ibid.*, p. 170.
- 151- Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, *op. cit.*
- 152- Prévost (d'Exiles), Antoine-François, éditeur. *Histoire générale des Voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre [...]*.

- Tome 10 de la première édition, Livre II, « Voyage d'Engelbert Kaempfer au Japon », p. 479-688, Paris, Didot, 1752.
- 153- « Le roi Simnu, celui qui asservit le Japon à un double despotisme, fut appelé par eux le plus grand des hommes. » p. 141.
- 154- Raynal, Guillaume Thomas, abbé, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*, La Haye, Gosse fils, 1776, p. 207-373.
- 155- *Ibid.*, p. 202.
- 156- Bachaumont, Louis Petit de, Pindansat de Mairobert, Mathieu-François, Mouffle d'Angerville, Barthélémy-François-Joseph, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours ou Journal d'un observateur*, tome quatorzième, Londres, chez John Adamson, 1784, p. 302.
- 157- *Ibid.*, p. 302.
- 158- *Ibid.*
- 159- *Ibid.*, p. 313-314.
- 160- *Ibid.*, p. 314.
- 161- Abbé de Fontenai : « entré dans la Compagnie de Jésus sans être prêtre, il prit le nom de l'abbé Fontenai après la dissolution de l'ordre. Journaliste et compilateur de livres », *data.bnf.fr.*, il travailla notamment au *Voyageur François*, Collection de livres de voyages dont un tome est consacré au Japon.
- 162- *Ibid.*, p. 315.
- 163- Millin, A. M., *Magasin Encyclopédique, ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts*. Tome premier, Fuchs, Paris, 1801, p. 413-414.
- 164- Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *Les Jammabos ou les Moines japonais*, *op. cit.*, p. 219.
- 165- Un article consacré au « Théâtre des jésuites et le Japon » sera prochainement publié.
- 166- Chamfort, Sébastien-Roch-Nicolas, De la Porte, Joseph, *Dictionnaire dramatique*, tome second, à Paris, chez Lacombe, libraire, 1776, p. 474-475.
- 167- Carolet, Denis (1696-1739), *La Princesse de Golconde, ou l'heureuse Ressemblance*, Opéra-Comique en un acte, à la foire de Saint-Laurent, 1737. Manuscrit non paginé.
- 168- Denis Carolet (1696-1739) fut l'auteur de nombreuses pièces de théâtre de foire.
- 169- Sans nom d'auteur, *Mémoires pour servir l'histoire des spectacles de la foire*, par un acteur forain, tome 2. À Paris, chez Briasson, 1763, p. 124.
- 170- *Ibid.*, non paginé.
- 171- *Ibid.*
- 172- C. Alex D., *Montoni ou le château d'Udolphe*, drame en cinq actes et en prose, Migneret et Vente, Paris, 1797.
- 173- *Ibid.*
- 174- Grandroute, Robert, *Le Roman pédagogique de Fénélon à Rousseau*, Nancy, Peter Lang, 1983, p. 659.

175- Quincey, Fenouillot de Falbaire de, *Les Jammabos ou les Moines japonais*, *op. cit.*, p. 191.

### Bibliographie primaire:

- Auteur inconnu, *Gui Gui ou le saucisson, histoire japonoise*, À Kanton, 1000 700 502.
- Cahuzac, Louis de, *Grigri, histoire véritable, traduite du japonais en portugais par Didaque Hadezczuca, (anagramme de Cahuzac), compagnon d'un missionnaire à Yendo ; et du portugais en français, par l'abbé de\*\*\*, Aumônier d'un vaisseau hollandais. Première partie. Dernière édition moins correcte que les premières*, A Nangazaki, de l'imprimerie de Kinporzenkru, feu imprimeur du très Auguste Cubo. L'an du monde 59749. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1745.
- Carolet, Denis, *Théâtre inédit de Carolet*, « La Princesse de Golconde, ou l'heureuse Ressemblance », Opéra-Comique en un acte, à la foire de Saint-Laurent, 1737. Manuscrit non paginé.
- Crébillon, Claude Prosper Jolyot de, *L'Ecumoire ou Tanzai et Néardané, histoire japonaise*, Paris, aux dépens du public, 1734 ; Londres 1735, deux volumes, 1735.
- Chevrier, François Antoine, *Magakou, histoire japonnoise, traduite par l'auteur D. R. D. S. A Goa, par exprès commandement de l'Empereur*, 1752.
- Fromaget, Nicolas, *Mirima, impératrice du Japon*, La Haye (Paris) chez Neaulme, 1745.
- Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729 et 1731.
- Proust, Jacques et Marianne, *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (1636). Ed. Chandeigne, 2003. (Traduction, introduction et notes de).

### Bibliographie secondaire :

- Almêras, Henri d', « Un libelliste du XVIIIe siècle, François-Antoine Chevrier, auteur du Colporteur », *La Chronique des livres*, revue bi-mensuelle de bibliographie et d'histoire littéraire, n. 19-20, tome VIII, Paris, 10-25 oct. 1904, p. 21-31.
- Dubois, Bruno, *Réalité et imaginaire : le Japon vu par le XVIIIe siècle français*, Thèse de Doctorat, Université de Bourgogne, Dijon, nov. 2012 : [www.theses.fr/2012DijoL030](http://www.theses.fr/2012DijoL030).
- Gofflot, L. N., *Le Théâtre au Collège du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, librairie Honoré Champion, 1907.
- Goulemot, Jean Marie, *La littérature des Lumières*, Armand Colin, Lettres Sup,



- Paris, 2002.
- Granderoute, Robert, *Roman pédagogique de Fénélon à Rousseau*, Nancy, Peter Lang, 1983.
- Guitton, Édouard, « Falbaire Charles Georges Fenouillot de (1727-1800) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 20 novembre 2014. Fenouillot, né à Salins, fut inspecteur des salines de Franche-Comté.
- Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, Paris, Horvath, 1990.
- Herman, Jan, *Le mensonge romanesque : Paramètres pour l'étude du roman épistolaire en France*, Leuven, University Press, 1989.
- Jomand-Baudry, Régine et Perrin, Jean-François, *Le conte merveilleux au XVIII<sup>e</sup> siècle, une poétique expérimentale*, Paris, ed. Kimé, 2002.
- Mazouer, Charles, « Le Japon, motif littéraire », nov. 2006. (Programme du Colloque international : L'Extrême-Orient, dans la culture des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles), Mai 2008, Université de Montaigne-Bordeaux 3.
- Octave, Uzanne, *Notices sur la vie de Fromaget, Le Livre, Revue du monde littéraire*, N. 4, Paris, A. Quentin, 1882.
- Perrin, Jean-François, « L'invention d'un genre littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle, le conte oriental », *Féeries*, N. 2, 2004-2005.
- Rubellin, F., sous la direction de, *Théâtre de la foire, Anthologie des pièces inédites, 1712-1736*, Montpellier, ed. espaces, 34, 2005.
- Sabatier de Castres, Antoine, (1742-1817), *Les trois siècles de la littérature française, ou Tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis François I, jusqu'en 1773*. Par M. l'abbé S\*\*\*, de Castres. De Hansy, Amsterdam, 1774.
- Soleinne, M. de, *Collections de pièces de théâtre formée par M. de Soleinne, théâtre inédit de Carolet*, manuscrit, 1737.
- Sans nom d'auteur, *Mémoires pour servir l'histoire des spectacles de foire, par un acteur forain*, tome deux, Paris, chez Briasson, 1763.
- Sansom, Georg, *Histoire du Japon*, Paris, Fayard, 1998.
- Sgard, Jean, *Crébillon fils, le libertin moraliste*, L'Esprit des Lettres, Desjonquères, 2002.
- Toussaint, François, *Histoire du Japon*, Paris, Fayard, 1969.
- Trousson, Raymond, *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bouquins, 1993.
- Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours ou Journal d'un observateur*, tome quatorzième, Londres, chez John Adamson, M.DCC. LXXXIV, 1784.
- Journal des Savants*, Paris, 1687.
- Dictionnaire dramatique*, tome second, à Paris, chez Lacombe, libraire, 1776.
- Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours ou Journal d'un observateur*, tome quatorzième, Londres, chez John Adamson, M.DCC. LXXXIV, 1784.